"J'ai vu des écoles dans toutes nos provinces, moins l'Ile du Prince-Edouard; dans l'Ouest, les écoles sont plus belles que dans le Québec, mais les églises sont plus petites."
A. M. FILTEAU,
Inspecteur à Québec

La Survivance

"Il n'est pas de plus grande gloire que de combattre pour la langue et la patrie."
Jean DORAT.

Organe officiel de l'Association Canadienne-française de l'Alberta

Directeur: Rodolphe LAPLANTE

9664 avenue Jasper — Téléphone 4702 — Imprimé par l'Imprimerie la "Survivance" — "DIEU ET PATRIE" — Abonnements Canada, $2; E.-U., $2.50; Europe, $3

Vol. II. — EDMONTON, ALBERTA. LE 9 JANVIER 1930 — No. 9

Il nous faut des prêtres

Nous avons trop peu de prêtres Canadiens-français. Nous en voulons. Il nous reste à prendre les moyens nécessaires.

Posons en principe que Dieu a donné à plusieurs jeunes gens de notre province une vocation sacerdotale: Il se doit de fournir des prêtres à un peuple qui l'adore. Quelques-uns ont répondu à l'appel. Mais les autres? . . .

Où est le mal? Avant de chercher les causes moins intimes—il en est plusieurs,—examinons la cellule même de notre vie nationale, la famille. Elle devait féconder cette semence divine. Qu'y manquait-il?

* * *

L'éducation première peut-être? Sait-on donner aux enfants la générosité, l'esprit de sacrifice? Certains parents, oui! ceux-là font leur devoir. Mais les autres, trop nombreux, partisans des principes modernes? La liberté complète pour la jeunesse. "C'est mon fils qui doit vivre sa vie, ce n'est pas moi! il faut qu'il acquière de l'expérience". Et l'égoïsme croît, l'égoïsme qui pointait quand le chérubin ne parlait pas encore. Le petit veut s'amuser, il s'amuse . . . avec qui il voudra: puisqu'il le veut . . . Exercice très fortifiant pour la volonté: seulement, la volonté étant aveugle, il faudrait voir qui la dirige. Il n'y a pas que la raison en nous qui puisse dire: cela est bon, cela est désirable. Plus tard, l'adolescence: les passions se développent. Plaisirs, rencontres, occasions: la volonté se fortifie . . . dans le même sens. Et l'on forme ainsi des hommes d'expérience,—certes, oui, d'une expérience parfois surprenante,—qui auront, demain, à s'imposer les sacrifices de la famille, les préoccupations de la vie sociale, les responsabilités peut-être du gouvernement . . .

Ne voit-on pas le grand défaut de cette pédagogie? supposer à l'enfant une intelligence assez développée, pour qu'il en éclaire sa conduite. Jusqu'ici on avait cru meilleur d'imposer à cette petite tête les contraintes nécessaires pour lui éviter de dangereuses déformations: elle doit vivre avec d'autres volontés, coopérer avec elles pour rendre la vie heureuse et féconde. Maintenant, au contraire, on rapetisse les coeurs à la mesure de l'individu: égoïsme partout, individualisme qui tue la grandeur: chacun pour soi! après moi le déluge!

Un jeune homme ainsi habitué à suivre le caprice pourrait entendre un appel de Dieu? L'expérience en a été faite dans certain grand collège américain, où les circonstances ont imposé un règlement très large: un nombre infime de vocations. Un autre collège, dans la même partie des Etats-Unis, a un régime plus formateur: il fournit des prêtres même aux diocèses voisins. Ceux que Dieu a marqués sont ici dispersés dans notre province. N'allons pas croire qu'ils sont de trempe spéciale: les uns naturellement prêtres, comme les autres sont commerçants ou industriels. Ils sont enfants, voilà tout; et la répugnance existe toujours quand Dieu veut les élever au-dessus de la nature. Nous habituons nos jeunes gens à fuir le sacrifice: c'est le moyen d'étouffer en eux la vocation sacerdotale. Le prêtre doit être le moins individualiste des hommes.

* * *

Second défaut, dont le remède est encore plus facile: l'insouciance pour les études secondaires. On veut des prêtres, mais on refuse à beaucoup de jeunes le moyen de le devenir.

"Si mon fils veut être prêtre, il fera son cours classique". Un enfant ne peut prévoir sa carrière future à l'âge de douze ans: Dieu fait rarement entendre si tôt sa voix.—"Mais alors, s'il fait son cours classique, et, plus tard, décide de ne pas aller au Séminaire . . . ; c'est du temps perdu . . . " Combien de parents pensent encore ainsi: le cours classique, c'est bon pour les prêtres, à la rigueur, pour les médecins ou les avocats; pour les autres . . . ? Pourtant le cours universitaire de nos collèges ouvre à nos jeunes gens toutes les carrières supérieures: génies, enseignement, agriculture, finances, industrie, commerce. Si un jeune homme n'a pas la vocation sacerdotale, il n'aura que l'embarras du choix. Les bacheliers des collèges canadiens ont illustré toutes les carrières.

Mais voici autre chose, fusion, semble-t-il, des deux défauts signalés. Autrefois, je l'ai dit, c'est l'expérience des parents qui conduisait les enfants. Aujourd'hui nos bambins de douze ou treize ans jugent eux-mêmes: on leur suppose des lumières sur la vie, dont ils n'ont pourtant pas la moindre expérience. S'ils veulent faire leur cours, on les mettra au collège: qu'ils décident eux-mêmes. Et voilà l'enfant placé devant des inconnus: le cours classique—dont il ignore l'économie—qui le préparera, il ne sait comment, à une vie encore pleine de mystère. Il y a chance qu'il choisisse au hasard. Ou bien les passions, qui s'éveillent à cette époque, s'en chargeront: c'est long un cours classique, et la loi du moindre effort le rend encore redoutable. Trop souvent, s'il n'est soutenu par de bons conseils, le jeune homme choisira autre chose: la liberté au plus tôt!

Voilà d'autres vocations qui se perdent peut-être. N'y avait-il pas de prêtre choisis de Dieu parmi ces jeunes que l'effort décourage? Les difficultés de l'adolescence passées, ils le regretteront; le plus souvent, il sera trop tard.

Parents chrétiens, c'est parmi vos enfants que Dieu choisit ses prêtres. Prendrez-vous cette responsabilité de les retirer du collège, quand Dieu les attend peut-être à la fin de leur cours? Ils se découragent? Ignorez-vous les faiblesses de l'adolescence? Que votre bon sens supplée à leurs incertitudes. D'autres ont eu à souffrir de la légèreté, de la croissance; ils les ont vaincues. Vos fils ne sont pas plus faibles.

Dieu vous les a confiés pour que vous les dirigiez. S'il avait voulu qu'ils se conduisent eux-mêmes, pourquoi exigerait-il de vous tant d'abnégation? L'esprit de sacrifice, c'est l'esprit chrétien: l'Homme-Dieu ne voulut pas de notre excessive liberté. "Il obéit", c'est toute sa vie: à son Père, à Marie, à Joseph. Apprenez à vos enfants ces douces, ces fortes leçons de Jésus: tout le "Moi" pour les autres, un sang divin répandu pour les hommes.

C'est loin de l'éducation moderne? C'en est très loin. S'ils n'y goûtent un peu, vos fils n'atteindront jamais les plus sublimes grandeurs qui soient. Vous désirez pour eux de belles choses; ayez le courage de regarder plus haut encore. "De quelque cime sociale que l'on parte, gravir les degrés de l'autel est toujours une ascension." (Georges Goyau).

Robert PICARD, S.J.

Que requiert la modestie chrétienne en pays civilisé?

1.—Avant tout, avoir assez de dignité et de tout juste indépendance pour ne pas se croire tenu de suivre aveuglement les caprices de la mode. Que leur importe, aux lanceurs de modes antichrétiennes, les déshabillés lascifs, pourvu que cela plaise et rapporte de l'argent? A certains égards, ils sont les pires malfaiteurs, plus coupables que les voleurs ou les assassins, car, comme dit Notre Seigneur, il vaut mieux perdre la vie du corps que celle de l'âme (Mat. X, 28). Or, ce sont les âmes qui se perdent à cause des toilettes immodestes.

2.—On peut user de plus de liberté chez soi qu'en public, en public que dans les églises. Ici une rigoureuse modestie est requise. Pour ne pas choquer la modestie chrétienne, toute femme devrait porter un vêtement non transparent, qui monte jusqu'au cou et descende au moins jusqu'à mi- avoir la tête couverte, et les bras devraient être vêtus au moins jusqu'au coude inclusivement.

3.—**Toilette des enfants.** L'on tolère chez les fillettes bras et jambes nus. Encore est-il bon de noter que, même avec les petites filles, s'il n'y a pas de danger immédiat ni pour elles ni pour les autres il y a toujours le danger, en les habituant aux toilettes immodestes, de leur en donner le goût, au point qu'elles voudront continuer, quand leur âge les aura rendues inconvenantes. Il y a un autre danger plus grave: au lieu de les former à la pudeur, on les déforme, on les expose à apprendre le vice dès le bas âge. Enfin, faute de les avoir habituées au renoncement, on en fait des personnes sans caractère, des poupées sans honneur, au goût perverti. En fait d'ornement attrayant et de parure, rien ne vaut une mise modeste qui dénote de la pudeur et du caractère. Que d'assez bonne heure donc, par exemple dès l'âge de 7 ans, on soumette les jeunes filles à une parfaite modestie, sinon, quelle redoutable responsabilité pour les parents

Lisez et faites lire le trac: **La modestie chrétienne.**

Demandez-le à la **Ligue Catholique** féminine, 105, rue Ste-Anne, Québec, P.Q. On le distribue gratuitement.

Religieuses décorées

A Verdun, en France, en présence du maire, du sous-préfet, du général gouverneur de la place et autres notabilités civiles et militaires, la médaille de bronze de l'Assistance publique a été remise à Soeur Auguste, de la Congrégation de St-Charles de Nancy. Motif: "s'est dépensée sans compter pendant la guerre au service des blessés, a contracté la fièvre typhoïde au chevet des malades, a toujours fait preuve d'un zèle et d'un dévouement absolus."

La médaille d'argent de l'Assistance publique a été ensuite remise à Soeur Célestine, de la même Congrégation. Motif: "Infirmière des plus dévouées, s'est prodiguée notamment depuis le début de la guerre jusqu'à l'évacuation de la ville le 23 février 1916, au chevet des malades et des blessés, a contracté la fièvre typhoïde, dirige avec dévouement et zèle inlassable tous les services réunis des hospices et hôpitaux de Verdun."

A elles deux, ces Religieuses comptent 53 années d'absolu et complet dévouement envers les malheureux.

A St-Bonnet le Château—Loire—la Croix de la Légion d'Honneur a été épinglée sur la poitrine de Soeur Marie-Augustine: Motif: "57 ans consacrés entièrement au service des malades dans le même hôpital."

On continue à décorer les congréganistes un peu partout. C'est le témoignage que l'anticléricalisme lui-même est obligé de rendre à la vertu. Mais on laisse subsister les lois qui ont décrété leur dissolution. Et ainsi le gouvernement français est acculé à les décorer pour des actes que légalement ils sont coupables d'accomplir!

Quand donc mettra-t-il fin à ce honteux illogisme?

Un attachant souvenir dans l'histoire du Canada

(Spécial à La Survivance)

Ottawa.—C'est une surprise pour le visiteur du Bureau des Archives à Ottawa, de constater que un des objets les plus appréciés est une commode d'apparence moderne, qui date de cent soixante et dix ans. Elle fut la possession du grand général, le Marquis de Montcalm, qui était à la tête des troupes du Canada au commencement de la guerre de sept ans et qui fut blessé mortellement à la bataille des Plaines d'Abraham en 1759.

La commode mesure quatre pieds de haut et cinq pieds de large, est en très bonne condition. Trois tiroirs sont décorés de cuivre et s'ouvre avec un clé de cuivre de trois pouces. La serrure est double et exige deux tours de clé pour l'ouvrir.

C'est une longue histoire que celle de ce trésor, commençant au temps où le général Montcalm vivait dans la ville de Québec. Sir Isaac Brock prit possession de la maison qu'il occupait et acheta tout l'ameublement que Montcalm avait laissé. Le général Brock fut plus tard transféré dans le Haut-Canada où il prit le commandement de l'armée durant la guerre de 1812.

Une famille de Sherbrooke, dans les cantons de l'est de Québec, hérita de ses biens, y compris la commode, après sa mort à Queenston Heights. Sir Leicester Harmsworth l'a récemment obtenue de cette famille pour l'offrir au Bureau des Archives et être ajoutée à la collection Northcliffe, qu'il a présentée au Canada en 1923, en mémoire de son frère, Lord Northcliffe.

L'aviation en Alberta

Un événement qui fait époque dans la province et même dans tout le Canada, est le succès qui a couronné la distribution de la poste aérienne dans tous les forts de l'extrême nord. Nos pilotes tels que "Punch" Dickens, "Wop" May, Cy Becker et beaucoup d'autres se sont illustrés et disons-le, autant par leur prudence que par leur courage. La tâche qu'ils avaient à remplir était particulièrement difficile: affronter le nord avec ces immenses solitudes uniformément couvertes d'une épaisse couche de neige, ses brouillards et ses poudreries et l'affronter pour la première fois était vraiment une entreprise hasardeuse, et qui doit attirer à nos pilotes et à leurs mécaniciens une gloire méritée. L'Alberta peut être fière de cette entreprise qui restera une des plus belles pages de son histoire, et Edmonton est et restera le centre de l'activité aérienne de la province. La Commercial Airways va consacrer $250,000 au développement de notre centre d'aviation. Nous serons assurés ainsi de communications rapides avec tous les postes du nord et le nord mieux connu offrira à notre industrie et à notre commerce un élan qu'on peut prévoir déjà très considérable. Nous devons marquer ces événements en passant

COMMENT ON APPRECIE LA SURVIVANCE

Opinion d'un professeur à l'Université de l'Alberta

Cette lettre parle d'elle-même; elle se passe de commentaires. Elle dit assez la sympathie de son auteur pour notre journal et pour l'oeuvre de véritable canadianisme que nous poursuivons de toutes nos forces. Merci en notre nom et au nom de toute la population française au distingué professeur Alexander, en qui nous avons toujours su reconnaître l'un de nos plus sincères amis.

Université d'Alberta, Edmonton,
Le 1er janvier 1930

La Direction de "La Survivance",
Messieurs,

Comme d'habitude à la fin de l'année je vous envoie ci-inclus mon chèque pour deux dollars en renouvellement de mon abonnement à "La Survivance". Il y a plusieurs ans que je suis les faits et les gestes locaux canadiens-français dans "L'Union", et je constate que le plaisir en est beaucoup augmenté dans "La Survivance".

Permettez-moi d'ajouter que, moi aussi, je suis canadien, et bien que je ne sois pas canadien-français, je mets toujours plus d'emphase sur le mot "canadien" que sur ou "français" ou "anglais". C'est pourquoi je me trouve constamment de votre avis à propos de nos grands problèmes nationaux, parce que vous, de la même manière que moi, les regardez et les étudiez d'un point de vue intérieur, et pas, comme plusieurs d'entre nous, d'un point de vue d'une anglomanie excessive.

Je m'associe aussi à votre mépris pour celui, quel qu'il soit, qui cherche à semer des discordes raciales ou religieuses entre les deux grandes races de ce pays; je sais apprécier, malgré un protestantisme inné, la grandeur de l'oeuvre faite par le catholicisme au Canada, et la valeur dans notre vie nationale de la belle langue française.

Avec les meilleurs voeux pour le nouvel an et l'espérance empressée pour votre succès, agréez, messieurs, l'assurance de ma haute considération.

W. H. ALEXANDER,
Professeur des langues anciennes à l'Université d'Alberta.

Parents convertis par la guérison de leur enfant

Le R. P. F. V. O'Donnell, O.M.I., curé de Ste-Marie à Leith, Ecosse, nous communique le touchant récit de la guérison miraculeuse opérée à Corfin où se trouve une grotte de Lourdes, et est devenu le pèlerinage le plus fréquenté de l'Ecosse.

La petite Gladys King, âgée de 4 ans et de parents protestants, devait porter à la jambe, depuis sa plus tendre enfance, un support rigide, en fer et même alors ne pouvait marcher sans une main amie pour la soutenir.

En juillet dernier, le docteur de la famille déclara la guérison impossible et avertit les parents qu'il était désormais inutile de le faire appeler.

Un Catholique, ami de la famille, suggéra alors aux parents Protestants de conduire la pauvre enfant à la grotte de Lourdes de Corfin.

La Mère ne cessait de prier pendant qu'on lavait avec l'eau de Lourdes la jambe de la fillette. Peu à peu l'enfant se sentit plus de force dans le membre malade et enfin bénie avec une relique de Sainte-Thérèse de Lisieux, elle marcha parfaitement.

Ajoutons que l'enfant était muette. Le mois suivant, août 1929, elle faisait une seconde visite à la grotte et au retour les parents annoncent à leur fille qu'ils la conduiront aux vues animées. La petite Gladys de répondre aussitôt: "Ces vues ne sont pas bonnes."

Le père et la mère furent si frappés et du miracle et des paroles de l'enfant qu'ils demandèrent à être instruits de la vraie religion.

L'enseignement par radio

Le Canada s'intéresse aux expériences de l'enseignement par radio.

(Spécial à La Survivance)

Ottawa.—Le Canada bénéficiera des expériences par radio, entreprises aux Etats-Unis par la Columbia Broadcasting qui a l'encouragement et la sanction du département de l'éducation des E.-U. Un essai sera fait par le Dr William John Cooper, commissaire de l'éducation.

Le système émetteur Columbia tentera son premier essai en février et continuera deux fois par semaine durant le reste du terme scolaire. L'intérêt de la question de l'éducation par radio a augmenté à un tel point durant l'année écoulée que, à la récente conférence du conseil national, les surintendants et les commissaires de l'éducation ont nommé un comité spécial pour s'intéresser à la question. Il n'y aura pas d'annonces admises au poste scolaire émetteur.

La province d'Ontario où le problème de l'éducation par radio est soigneusement étudié, ainsi que les provinces des prairies, suivront de près les expériences tentées aux Etats-Unis.

Malentendu

Quelle est longue la liste des malheurs qu'ont engendrés les malentendus. On en retrouve un à la source de presque toutes les calamités qui ont dévasté cette pauvre vieille terre. Dans tous les domaines, dans toutes les conditions, à tous les âges, le malentendu frappe en aveugle qu'il est; peu importe ce qu'il détruit.

Prenez les manuels d'histoire qui dorment au haut de votre bibliothèque et feuilletez, cherchez, fouillez, (je vous aiderais bien dans vos recherches, mais je n'en ai guère le temps) vous serez vite édifiés et vous n'aurez pas besoin d'autres preuves pour me croire. Et pourtant, je vais vous en donner une autre.

Après un début aussi solennel et aussi majestueux, vous vous attendez sans doute à une histoire terrible, à un mélodrame compliqué dans le genre des "Deux Orphelines" ou du "Martyre d'un père" qui ont ému aux larmes tant de coeurs sensibles et tendres.

A votre impatiente question, je réponds oui et non. D'abord, non, mon histoire n'est pas compliquée, elle est brève. Ensuite, oui, elle est pathétique: j'en pleure moi-même. Pour ménager votre émotion et la mienne, je vais vous la raconter telle quelle, sans commentaire; si vous en voulez tirer une morale, vous n'aurez qu'à vous reporter au premier alinéa, ou à lire attentivement le chapitre le plus psychologique de Paul Bourget.

Excusez mon style je vais essayer de le dramatiser le plus possible, mais comme je n'y suis guère habitué, ayez pour mois de l'indulgence.

Je mets pour titre: Rupture, ou Elle et Lui. Elle était au printemps de sa vie: vingt ans. Lui était en plein épanouissement: trente-cinq étés l'avaient fleuri! (O poésie des mots!)

Elle était douce et sentimentale, adorait les roses et roucoulait de tendres choses: lui était plutôt massif, soignait ses cheveux et entretenait son ventre. Comment s'étaient-ils aimés? Mystère. Mais ils s'aimaient et s'ingéniaient à se plaire. Ils y réussissaient et la joie et le calme étaient leur partage, lorsqu'un jour le malheur plana sur eux et les obscurcit de son ombre. Ils croyaient se connaitre, se comprendre, mais ce n'était qu'une illusion; un malentendu terrible de conséquences dévoila la vérité.

L'automne était revenu; ils se promenaient tous deux, leurs pas froissaient les feuilles mortes; elle se sentait défaillir avec la nature. En un mouvement impulsif de son âme, elle se tourna vers lui et clama: "Oh! n'avez-vous jamais senti une oppression terrible et horrifiante, comme si le poids de la vie était un fardeau trop lourd pour notre esprit pantelant, gémissant et soupirant vers la liberté."

Il la regarda de ses bons grands yeux et répondit bien simplement: "En effet, cela m'arrive quelquefois, et ce matin même je sentais un poids, comme vous dites, et j'avais la tête grosse comme cela, d'avoir trop mangé de tête de veau hier soir."

L'industrie du pétrole n'est pas encore profitable

(Spécial à La Survivance)

Ottawa.—Les rapports traitant de la production du pétrole au Canada, publiés par le Bureau des statistiques, démontrent une somme de $2,035,300 pour la production du pétrole au Canada. Une somme de $1,916,625 est dépensée en salaires et une somme de $205,183 en combustible et dépenses de production, ne laissant aucun argent pour le capital de $31,182,020 employé dans cette industrie. A l'avenir l'industrie du pétrole se développera rapidement et la production pour l'année présente et les années subséquentes s'élèvera de beaucoup au-dessus des chiffres plus haut mentionnés.

Saint-Edmond

Dimanche, le 12 janvier, il y aura partie de cartes. Prix nombreux et très beaux. Magnifique programme de musique. Goûter à la fin de la soirée.

M. Crérar aux chemins de fer et M. Forke au Sénat

M. King remanie son cabinet.—M. Stewart, ministre intérimaire de l'Agriculture et de l'Immigration.—Juge en chef au Manitoba.—Elections partielles dans Bagot et Huntingdon le 3 février.—Dans Brandon le 12.

QUEBEC AURA SA PART PLUS TARD

Ottawa.—D.N.C.—Le premier ministre à l'issue de la séance du conseil, hier après-midi, a annoncé plusieurs événements de grande importance.

L'honorable Robert Forke, ministre de l'immigration a donné sa démission et a été nommé sénateur en remplacement de feu l'honorable F. Watson, du Manitoba.

L'honorable T. A. Crerar a été nommé ministre des chemins de fer et canaux et a prêté serment devant le juge Anglie, administrateur du Canada.

Les élections partielles auront lieu aux dates suivantes: Bagot et Huntington, nomination le 27 janvier et votation le 3 février; Brandon, Man. le 5 février et votation le 12 février. C'est dans ce dernier comté que se présentera M. Crerar.

L'honorable Juge J. A. P. Prendergast, a été nommé juge en chef du Manitoba et un juge sera nommé dans quelque temps pour le remplacer à la cour d'appel. Le premier ministre a déclaré qu'un autre remaniement ministériel sera fait dans quelques temps, afin de remettre à Québec le portefeuille qui lui a été enlevé. Il y aura aussi des changements dans certaines branches de l'administration afin de mieux coordonner le travail. La date de la session sera annoncée la semaine prochaine. M. King a également annoncé que M. Charles Stewart agira temporairement comme ministre de l'immigration et aussi comme ministre de l'agriculture pendant la maladie de M. Motherwell. Il n'y aura pas d'autres réunions du conseil cette semaine.

Un mariage royal au Quirinal

La chapelle Pauline, située dans le palais royal des souverains de l'Italie, le Quirinal, a été, le 8 courant remplie par la plus belle assemblée de personnages royaux et politiques dont le monde ait été témoin depuis la grande guerre.

Le dernier mariage royal célébré dans cette chapelle célèbre par la tenue de quatre conclaves pour l'élection des Souverains Pontifes, a été celui de la Princesse Yolande d'Italie et du comte Calvi di Bergolo, le 9 avril 1923.

La cérémonie d'hier était beaucoup plus solennelle et imposante puisque c'était l'héritier présomptif du trône d'Italie qui était uni par les liens du mariage chrétien à la princesse Marie-José, fille du roi Albert de Belgique.

La cérémonie qui par son éclat rappelait les plus beaux jours des grandes cours historiques de l'Europe, a été présidée par Son Eminence le cardinal Maffi, archevêque de Pise, qui a reçu les serments sacrés des royaux époux.

Les rois et reines de Belgique et d'Italie, le roi Boris de Bulgarie le Duc d'York représentant le roi d'Angleterre, le général Pétain représentant la nation française, et des représentants de toutes les cours et gouvernements de l'Europe et d'un grand nombre d'autres nations, formaient aux jeunes époux un des plus brillants cortèges que le monde actuel puisse présenter.

La princesse Marie-José est âgée de 23 ans et le prince Humbert d'Italie de 25. Les deux époux s'étaient à diverses époques rencontrés dans leurs voyages de vacances au Nord de l'Italie et tous s'accordent à dire que leur mariage est un mariage d'inclination mutuelle. Tant mieux. Ce sera une assurance de bonheur et de paix pour eux et pour leurs futurs sujets.

La presse

Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es.

Dis-moi ce que tu lis et je te dirai ce que tu penses.

L'A.C.J.B. (Association Catholique de la Jeunesse Belge) a établi quatre points d'honneur, pour ses membres: 1. Ne pas se souiller par des contrats avec un mauvais journal; 2. jamais dépenser un sou en faveur de ces journaux; 3. Détruire immédiatement, tout numéro de ces journaux qui leur tomberait dans les mains; 4. Etre toujours sur le qui-vive, pour répandre les journaux catholiques.

La presse est la grande école qui forme les idées, mais toujours sûre. Un grand romancier moderne, profond psychologue, a dit: "Il faut vivre comme on pense, autrement on finit par penser comme on vit". Pour bien penser, nourrissons-nous de bonnes lectures.

Heureusement le très grand nombre de nos Canadiens comprend cela

Nouveau Provincial, O.M.I.

Par lettres arrivées de Rome, le 6 janvier, fête de l'Epiphanie, le R. P. Ubald Langlois, curé de Saint-Joachim, et bien connu de nos populations albertaines, a été choisi comme Provincial de la Province d'Alberta-Saskatchewan. Tous seront heureux de cette nomination et les Oblats en particulier remercient Dieu de leur avoir préparé comme leur premier Supérieur dans la Province un religieux tel que le R. P. Langlois.

Le Père Joseph-Pierre-Ubald Langlois est né le 24 janvier 1887, à Bourget, Ontario. Il fit ses premières études au Collège de Montréal avant d'entrer au Noviciat de Lachine où il fit ses premiers voeux le 8 septembre 1908, pour se diriger le mois suivant vers Rome où il devait suivre les cours de l'Université Grégorienne. Revenu en Canada, il fut tour à tour professeur au Juniorat, rédacteur du "Patriote de l'Ouest" et enfin curé à Saint-Joachim.

La Survivance est heureuse d'offrir ses meilleurs souhaits au nouveau titulaire et par lui à tous les missionnaires Oblats de la province.

ENCYCLIQUES DE S. S. PIE XI

Dans une encyclique "Mens Nostra" publiée le 19 décembre, S. S. Pie XI recommande particulièrement aux fidèles laïques la prière et la méditation comme remède aux maux modernes.

Sortant lui-même d'une retraite de huit jours, il demande à ses enfants de suivre son exemple: "Notre-Seigneur nous en a le premier montré la voie et le Christ ne cesse d'exhorter ceux qui le suivent de "persister dans la prière", nous dit-il. Référant à une encyclique de janvier dernier, dans laquelle il exhortait les catholiques à intensifier leur piété et à réformer leur vie publique et privée, il constate avec joie: "Notre espoir n'a pas été vain. De nos propres yeux, nous avons vu avec consolation l'augmentation magnifique de la piété, et ce fut une grande consolation pour notre coeur de Père."

Le Pape signale que la vie moderne souffre d'une soif exagérée des richesses et des plaisirs et une poursuite désordonnée des biens de la terre. Ces préoccupations matérielles empêchent les fidèles, même les bons de penser que Dieu est la fin de toutes les âmes malgré la corruption qui se manifeste partout.

"Ce mal est si profondément enraciné qu'il n'y a qu'un seul remède que nous puissions proposer. C'est d'inviter les âmes fatiguées d'avoir recours aux exercices. Même si ces exercices ne doivent consister qu'à retrancher quelques instants aux occupations et aux préoccupations des choses terrestres, le repos de l'esprit dans la retraite et le silence est une chose qui compte."

"C'est dans les retraites, dit le St. Père que l'esprit apprend à réfléchir, la volonté est renforcée, les passions sont maitrisées. L'activité reçoit une direction, une règle et une impulsion efficace, et l'âme entière s'élève à sa vraie noblesse et à sa grandeur naturelle."

Les retraites peuvent durer plusieurs jours et même des mois entiers, mais elles ne doivent pas être trop courtes. Il vaut mieux qu'elle soit faite privément pour que l'âme réfléchisse mieux sur elle-même et sur Dieu.

Le Pape voit avec grande consolation "des armées réservées aux travaux pacifiques s'organiser partout, composées de valeureux soldats du Christ, notamment chez les jeunes qui, en grand nombre se groupent pour s'entrainer aux saintes batailles du Seigneur. Ces personnes ne trouveront pas seulement la force et les moyens d'améliorer leur propre vie, mais elles entendront dans leur coeur une voix leur demandant de devenir des apôtres dans toute l'acceptation magnifique de ce mot."

Déclarant que saint Jérôme et les autres Pères de l'Eglise ont suivi l'exemple du Sauveur en se retirant à l'écart du monde pour se livrer à la prière et à la méditation, le Souverain Pontife ajoute que la coutume a survécu à travers les siècles et que des hommes et des femmes ont ainsi trouvé dans la solitude la dévotion nécessaire pour entreprendre les tâches de la vie.

Parlant des monastères et des couvents où, dans les différentes parties du monde, ont lieu les retraites, le Pape dit que ce sont des "oasis dans le désert où les âmes battues par les tempêtes de la vie, désillusionnées par les tragédies inhumaines de la grande guerre, préoccupées par les soins de l'existence et empoisonnées par les exhalaisons du nationalisme et du sensualisme, trouvent un refuge dans la prière où elles sont revigorées par l'esprit de repos. Elles se remettent ainsi en état de s'attaquer à tous les problèmes de la vie.

Et le Pape ajoute: "Nous croyons que c'est là le seul remède aux maux actuels. Nous ne devons pas négliger cette respiration surnaturelle qui est la seule vie de plusieurs âmes."

Le Saint-Père demande que la retraite ne soit pas faite machinalement ou par routine. Il dit que la méthode idéale est celle de saint Ignace de Loyola et espère que les fidèles feront des retraites à tous les deux ou trois mois et que bientôt ces retraites seront établies partout.

Le Souverain Pontife termine en disant que ce fut au cours d'une nuit silencieuse que le Verbe fut donné aux hommes tandis que les anges chantaient "Gloire à Dieu et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté". Ce ne sera qu'en se retirant dans la solitude, ajoute le Pape, que les âmes chrétiennes s'éloignant des bruits terrestres, pourront entendre ces paroles du Christ: "Ma paix est avec vous."

Cité Vaticane, 23 décembre.— Ce matin, le Souverain Pontife a publié une seconde Encyclique "Quinquagesimo Anno", faisant une revue des principaux événements religieux de l'année 1929 et annonçant la prolongation du Jubilé jusqu'au 30 juin 1930. Il invite le monde chrétien à joindre ses actions de grâces aux siennes en premier lieu pour le règlement de la question romaine par la signature des accords du Latran, lesquels ont été inspirés par une pensée religieuse. Il rappelle la joie qui éclata dans le monde entier à la nouvelle de la réconciliation entre le Saint-Siège et l'Italie, ajoutant qu'elle a eu déjà des effets heureux et qu'elle promet beaucoup pour l'avenir de la religion en Italie et même pour toute l'humanité.

Il fait allusion à l'amélioration de la situation religieuse au Mexique. Il parle des nouveaux collèges brésilien, russe et éthiopien à Rome et signale que les églises orientales semblent mieux disposées à établir un rapprochement avec le Saint-Siège. Cette lettre mentionne les événements comme la célébration du centenaire de la restauration religieuse en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, la béatification de plusieurs Vénérables, l'arrivée à Rome d'un grand nombre de pélerinages venant de toutes les parties du monde.

L'aide aux chômeurs

Nous tenons à féliciter et le maire et le conseil municipal de notre ville d'Edmonton pour la belle initiative qu'ils ont prise de donner un travail rémunérateur aux pères de famille qui se trouvaient sans ouvrage pendant les longs mois d'hiver, qu'on peut sous bien des rapports appeler la saison morte.

Il est sinon facile, au moins possible à un homme seul, de se faire pendant les travaux des saisons plus actives, travaux généreusement rémunérés, une réserve suffisante qui lui permettra de traverser sans trop de privations les mois d'hiver. Il en va autrement pour ceux qui sont chargés de famille, au moins dans beaucoup de circonstances. Nous applaudissons donc à l'entreprise de nos édiles.

Le "Trades and Labor Council" a critiqué très amèrement les défauts inséparables d'une première mise en pratique. Que les gages soient faibles, que tous ne puissent être secourus en même temps, on le conçoit assez facilement; mais cela ne doit pas nous empêcher de louer hautement ce qui a été fait, tout en travaillant à étendre encore et rendre plus efficace et plus éclairée, la bonne oeuvre entreprise.

M. Melanson promu

Nos lecteurs seront heureux d'apprendre que M. H. H. Melanson vient par une circulaire du 7 courant et portant la signature de Sir Henry Thornton, d'être promu à la charge d'assistant du vice-président du trafic au C.N.R. C'est, croyons-nous, la plus haute position jamais accordée à un de nos compatriotes dans la compagnie.

C'est un éclatant témoignage aux éminentes qualités de M. Melanson. Nous lui souhaitons plein succès dans ses nouvelles fonctions.

Décès

Mercredi matin, Mme Vve Moïse Dussault rendait sa belle âme à Dieu après trois jours de maladie.

Les funérailles auront lieu samedi prochain à 10 h. à l'église Saint-Joachim.

La Survivance offre à sa nombreuse famille ses plus sincères condoléances.

Propos religieux, littéraires et féminins

Le Royaume de l'Intérieur

Les raisons de notre foi

J'ai ma religion à moi, réplique orgueilleusement l'homme sans religion; je sers Dieu à ma manière.

R.—1.—Ce serait bel et bon si Dieu avait dit: "Chacun pourra me servir à sa manière"; mais il n'en est pas du tout ainsi; il y a une forme de religion établie pour tous les hommes. Or, Dieu est le maitre; n'est-ce pas le droit du maitre d'être servi comme il l'entend?

Que ferait le patron à l'ouvrier qui viendrait lui dire: "Moi, je travaille à ma guise: je n'entends pas recevoir d'instructions de personne?"

Que ferait le caporal au conscrit qui lui dirait: "Moi, j'entends faire l'exercice à ma manière; j'ai mon système, et il me suffit!"

On ne discute pas de pareilles sottises.

2.—En général, cette raison "j'ai ma religion à moi" veut donc dire tout simplement: "Je n'ai pas de religion, et je n'en veux pas avoir". Il serait mieux d'être franc et d'en convenir.

Peut-être cependant avez-vous eu sérieusement la pensée, comme plusieurs philosophes, de faire une religion nouvelle; ce serait votre religion à vous, que vous chercheriez ensuite à faire devenir la religion des autres.

Il est bon de savoir que la chose n'est pas si facile qu'elle en a l'air. Voici ce qui est arrivé à l'un de ces inventeurs de religion.

C'était au lendemain de 93. L'un des chefs de la république, qui avait assisté au pillage des églises et au massacre des prêtres, Laréveillère-Lepaux, se dit à lui-même: "Le moment est venu de remplacer Jésus-Christ: je vais faire une religion toute neuve, dans le goût du progrès. Bref, il épuise les ressources de son génie, avec celles de son imagination, et la religion neuve apparait, riante, commode et charmante, un vrai bijou de religion. . . Il y avait de la poésie, de la philosophie, de la philanthropie. Il y avait des fêtes, des chants, des fleurs, des danses, des boeufs et des moutons aux cornes dorées . . . Au bout de quelques mois, l'inventeur s'en vient déconfit vers Bonaparte, le premier consul.—Le croiriez-vous, citoyen général, ma religion si jolie! ça ne prend pas! . . .—Citoyen collègue, répond Bonaparte, tenez-vous sérieusement à faire concurrence à Jésus-Crihst? il n'y a qu'un moyen: faites comme lui. Faites-vous crucifier un vendredi, et tâchez de ressuciter le dimanche! . . ."

L'autre ne jugea pas à propos de tenter l'aventure, et la religion neuve s'en alla, au bruit des sifflets, rejoindre les vieilles lunes.

5.—Autre rengaine de ceux qui font bon marché des lois religieuses: La meilleure religion c'est d'être honnête homme.

R.—1.—A ce compte-là, tout le monde pratique la meilleure religion. Avez-vous jamais rencontré quelqu'un qui ne se flattât point d'être honnête homme? . . . Adressez-vous un peu à cet ouvrier débauché, dont le coeur est un foyer de corruption, qui blasphème du matin au soir, s'enivre chaque semaine, maltraite sa femme et ses enfants, ne recule enfin devant aucun excès; il vous dira avec aplomb et fierté: "Je n'ai ni tué ni volé, je suis un honnête homme!" Si la religion de ce monstre vous parait la meilleure, gardez votre opinion pour vous, il ne nous plait pas de la partager.

2.—Mais direz-vous peut-être, ce n'est pas là ce que j'entends par honnête homme. Je veux parler de celui qui remplit ses devoirs envers la patrie, envers la société, envers ses amis, envers sa famille . . . Et pourquoi pas envers Dieu? Votre honnête homme ne sera qu'un misérable à mes yeux, s'il méconnait les devoirs qu'il a à remplir envers son premier Maitre et son souverain Bienfaiteur. Un ingrat, un révolté peut-il dire: Je n'ai rien à me reprocher, je suis honnête homme? Eh bien, cet ingrat, ce révolté, c'est précisément celui qui néglige ses devoirs envers Dieu, qui ne le prie pas, qui ne l'adore pas, qui ne se soucie d'aucun de ses commandements. Avec toute son honorabilité humaine, il mérite d'être tenu pour un mauvais fils et un sujet rebelle.

III.—Mais il faut aller plus loin. L'homme du monde, quelque vertueux qu'on le suppose, ne saurait remplir, constamment et intégralement, les devoirs dont vous venez de parler, s'il n'a pas de religion. Viendra le jour où ses passions se feront sentir: la gourmandise, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'impureté se soulèvront tour à tour au fond de son coeur et demanderont impérieusement à être satisfaites. Qui mettra un frein à leurs emportements! La religion seule est capable de le faire d'une manière efficace; et votre honnête homme qui n'aura pas de religion sera vaincu dans ce combat. Si ses faiblesses et ses chutes n'apparaissent pas au grand jour, c'est qu'il les aura dissimulées sous le voile d'une honteuse hypocrisie!

Donc ne parlons plus de la religion de l'honnête homme; elle ne saurait suffire, puisqu'elle est nulle. C'est un palliatif, aux yeux du monde, des misères morales qu'on ne veut pas corriger; devant Dieu, c'est de toutes les impiétés la plus détestable.

6.—La religion c'est la philanthropie. Je ne vis que pour faire du bien à mes semblables.

R.—C'est très beau de passer votre vie à faire du bien autour de vous, mais ce n'est là que la moitié de la loi. Jésus-Christ nous a donné sans doute ce grand commandement: "Tu aimeras ton prochain comme toi-même"; mais c'est justement après avoir dit: "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton coeur". "En ces deux commandements, a conclu Jésus-Christ, consiste toute la loi."

Comment donc votre religion pourra-t-elle être bonne, puisque vous supprimez la moitié de la loi, celle qui sert de principe et de fondement à l'autre? Si vous voulez avoir de la religion, observez la loi toute entière!

Il importe d'ailleurs de remarquer que cet amour du prochain, qu'on appelle philanthropie, n'est pas l'amour surnaturel, demandé par le bon Dieu. C'est un amour tout humain, inspiré par la sensibilité naturelle et fondé sur l'amour-propre; il ne saurait être religieux, ni mériter une récompense dans cette vie. La vraie charité, la charité chrétienne, est celle qui s'exerce en vue de Dieu, pour l'amour de Dieu.

Concluons qu'il faut se défier grandement de tous ces beaux systèmes de philanthropie d'humanité, de fraternité. Tout cela est vain et stérile sans la religion.

—La Terre de Chez Nous.

L'amitié

"L'amitié est une plante qui doit résister aux sécheresses"—Joubert.

La véritable amitié, faite de confiance et de dévouement désintéressé, est un don rare et très précieux que je me plais à comparer à une fleur ravissante, qui posséderait à elle seule, tous les charmes de ses soeurs parfumées.

Il me serait difficile de bien définir le délicat poème qui formerait cette parfaite beauté, mais ceux et celles qui me lisent et qui ont le bonheur de l'amitié d'une âme soeur, savent tout ce qu'elle renferme d'union sympathique, de réconfort, de compassion sincère et de fidélité à toute épreuve.

Il ne faut pas confondre l'amitié avec l'affection toute simple, très louable elle aussi, mais de qualité moindre, qui témoigne d'un plaisir apprécié, d'un service rendu, d'un bienfait accordé.

L'amitié est un sentiment quasi divin, qui commence par l'instinct d'un coeur qui subit l'attrait de tel autre coeur, elle grandit avec la compréhension, s'affirme d'une façon profonde et durable, par l'estime, la réflexion, l'attachement solide et parfait.

Nous devons à nous-mêmes de choisir judicieusement les personnes avec lesquelles nous nous lions d'amitié. Car si les aspirations de notre âme et de notre coeur se mêlent à celles de mentalité médiocre ou pervertie, nous en subirons, à notre insu, les funestes conséquences.

"L'amitié, dit Cicéron, nous est donnée par la nature, non pour favoriser le vice, mais pour aider la vertu". C'est donc que le vice, l'égoïsme, l'inconstance et la jalousie ne font pas partie de l'amitié pure et vraie qui, elle, possède le bienfaisant privilège d'atténuer les misères de la vie.

Cultivons donc avec une sollicitude active cette fleur merveilleuse qui ne vit que dans la terre saine. Son coeur d'or est fait des menus bonheurs qui luisent dans l'ombre des heures grises . . . bonheur de la tendresse qui réchauffe l'âme éprouvée; bonheur de l'estime qui relève le moral abattu; bonheur de l'encouragement qui donne la vigueur aux bons sentiments, échange de confidences comprises, de joies et de souffrances partagées, qui, se faisant écho dans les coeurs amis établissent ce courant lumineux d'une sympathie impulsive et franche, qui alimente le tout de l'amitié.

L'amitié est à la fois sincère et franche, et c'est ce qui lui donne tant de valeur à ce bienfait de la nature; car, ne disant que la vérité, elle sait aussi signaler les erreurs dangereuses, ce qui aide au perfectionnement qu'ambitionne toute personne de tête et de coeur.

Comme tout ce qui est humain, l'amitié traverse parfois ses grisailles, ses jours de pluie, ses froideurs . . . Mais cette fleur immortelle vivace, résiste victorieusement à toutes les intempéries de l'existence.

Elle croit, monte, s'épanouit, demeure la même toujours, rayonnante de beauté, fidèle et sereine, jusqu'à son dernier soir.

BONENFANT.

Notre beau parler de France

Tel est le titre d'un volume paru récemment, par Alfred DeCelles fils, d'Ottawa. Ce nouvel ouvrage linguistique est le fruit de sept années d'études et d'observations. L'auteur y a résumé plusieurs de ses travaux en faveur de la pureté de la langue française: articles de journaux et de revues, études présentées à la Société Royale du Canada.

Au cours de ce livre de 104 pages, in-16, il en profite pour faire une guerre impitoyable aux anglicismes (mots anglais en usage dans le parler français), au barbarismes (mots forgés ou altérés), aux solécismes (fautes contre les règles de la syntaxe), bref aux locutions vicieuses, en général, qui trop souvent émaillent notre idiome. L'auteur, en un mot, cherche à réparer, par tous les moyens possibles, le goût du bon langage.

L'Académie Française a bien voulu honorer les travaux philologiques de cet écrivain canadien en lui accordant une médaille d'or: "prix de la langue française".

L'ouvrage est maintenant en librairie.

Lecteurs de la Survivance

Connaissez-vous la "Voix Nationale"?

C'est pourtant l'organe des missionnaires-colonisateurs, vos amis les plus actifs de l'Est, ceux qui travaillent à augmenter vos groupes et à fortifier votre influence.

La Voix Nationale, c'est le lien le plus puissant qui relie désormais les éléments canadiens de l'Est et de l'Ouest.

La Voix Nationale est une belle revue illustrée, instructive et amusante. Tous les sujets y sont abordés et présentés sous une forme populaire.

Les Canadiens-français de l'Alberta se sentiront plus près de la vieille province s'ils lisent la Voix Nationale.

Prix de l'abonnement: un dollar.

S'adresser à l'abbé G. M. Bilodeau, rédacteur, 520 rue Richmond, Montréal.

Apostolat de la Prière

Intention générale bénie par le Saint-Père, pour le mois de janvier 1930.

L'unité religieuse

"Que tous soient unis" telle fut la prière suprême du Christ avant de marcher à la mort; unis ensemble, comme lui, le Fils, est uni à son Père, unis de volonté et d'intelligence.

Et cependant, que voyons-nous? Les chrétiens sont divisés. Il y a des schismatiques, des hérétiques, toute une floraison d'églises séparées.

Il faut prier pour l'union, travailler pour l'union de tous les chrétiens. Non pas, comme le veulent les protestants, en fermant les yeux sur les divergences dogmatiques, en taisant la vérité religieuse, mais en priant pour que la lumière se fasse dans les esprits, en nous instruisant nous-mêmes de notre religion, pour instruire les autres quand l'occasion s'en présente.

Intention missionnaire: La même que l'intention générale

Résolution apostolique: Je prierai pour que l'union des chrétiens, entre eux et à leur chef, devienne de jour en jour plus parfaite.

Lettre des missions

Les Canadiens chez les Basutos

Extrait d'une lettre du R. P. G.-E. Villeneuve, O.M.I., Provincial de l'Est canadien, visiteurs extraordinaire des missions oblates au Basutoland.

Roma, Basutoland, S.-Afrique, 26 sept. 1929.

Mon révérend et bien cher Père,

Depuis mon arrivée au Basutoland il ne s'écoule pas trois jours sans que nous soyions arrosés par une pluie. Pourtant on dit qu'à ce temps-ci de l'année il ne pleut jamais au Basutoland. Alors les Pères disent que le Père Boissonneault et moi avons apporté en Afrique la température du Canada, même celle du mois de novembre. C'est qu'en effet nous avons froid. Avant-hier le thermomètre était à 55 degrés. Bien souvent je fais du feu à la cheminée . . . Et nous nous disons: "Ar! si nous avions un bon poêle à deux ponts. Comme on connaissait cela à Sainte-Marguerite ou à Sainte-Anne!"

Et ainsi on parle de chez-nous, de nos supposé-montagnes, de nos grands lacs, de nos forêts. Vous pensez bien que tout cela nous vient à l'esprit quand on est dans un pays comme le Basutoland, où il n'y a absolument pas de bois; non, mais pas seulement un arbre qui n'ait été planté et protégé avec acharnement contre les chèvres, les boeufs, les moutons, etc. Pas une rivière, pas un lac, pas un grand tant seulement comme le défunt lac Mangin!

Mais il y a du monde et du monde noir tant et plus. Les Basutos vivent en villages, petits et grands. Jamais isolés comme chez-nous. Ces villages sont toujours adossés à quelques montagnes ou rochers pour ne pas perdre de terre arable. Il y en a des Basutos quelque chose comme plus de cinq cent mille—60,000 catholiques, 10,000 catéchumènes—dispersés sur un petit territoire d'à peu près trois cents milles de long et pas tout à fait de largeur. Et ces Basutos sont intéressants à plus d'un titre. D'abord parce qu'ils semblent, dit-on, en grand travail de la grâce. On dit qu'ils demandent des prêtres à grands cris. Tous les Pères sont surchargés. Jugez-en par vous-même: tous, ou à peu près, ont sous leur soin plus de deux ou trois et même quatre mille chrétiens disséminés sur des territoires assez étendus et qui obligent les missionnaires à faire des courses de neuf heures à cheval pour aller au malade ou pour aller visiter les chrétiens et les catéchumènes. Alors c'est le même refrain partout: "Du secours, des Pères . . ."

Et comme il n'est question ici que de constructions, on demande avec instance des Frères Convers; et je vous assure qu'on a raison mille fois. En ce moment je sais pour l'avoir vu que plusieurs églises sont construites quant aux murs; mais les toits attendent, depuis un an et deux et peut-être trois. Oh! s'il y avait ici au moins cinq ou six frères dignes émules des anciens comme les Frs Joseph, Tremblay, Lapointe et tant d'autres! Mais attendons: le bon Dieu saura bien dire que nous aurons le courage et l'humilité de marcher sur les traces des hommes de foi qui ont fait ici comme en Amérique et aux Indes les gestes de Dieu. "Per Francos", si le bon Dieu le veut.

Je vous prie de me croire toujours votre affectueusement dévoué en Notre-Seigneur et Marie-Immaculée.

G.-E. VILLENEUVE, O.M.I.

ROMAN DE LA "SURVIVANCE"

La Campagne canadienne

par ADÉLARD DUGRÉ, S.J.

Croquis et leçons

Quarantième mille

24 (Suite)

Quelques heures plus tôt, un incident assez banal s'était produit qui devait apporter au médecin de nouveaux désagréments. Harold avait, pour la première fois, accompagné les hommes à leurs travaux. D'abord, il avait causé avec Georges, qui mettait du foin en bottes, puis, fatigué de son désoeuvrement et n'ayant plus rien à dire — les travailleurs, pressés par l'ouvrage, n'avaient guère le temps d'entretenir la conversation dans une langue qu'ils ne connaissaient pas—il avait repris le chemin de la maison. Il trouvait la jument, il s'amusa à l'appeler, à caresser le poulain, à leur tendre des poignées d'herbe. Puis, pour se procurer le plaisir de les voir trotter, il les chassa en battant des mains et leur lançant des mottes de terre. La jument, atteinte par un projectile, tourna brusquement sur elle-même et se mit à courir. Malheureusement son effort trop subit, ou un accident de terrain, lui fit faire un faux pas et elle se mit à boiter. L'attention de Philippe avait été attirée par le bruit que faisait Harold. Il vit sa belle jument qui tirait la patte de derrière et le jeune homme qui l'excitait de celui-ci un cri d'une signification peu douteuse et partit lui-même vers l'enclos.

De fait, la jument continuait à boiter. Le propriétaire en fut inquiet.

"Bon sens! cria-t-il à Harold en approchant, es-tu fou, toi? Vas-tu laisser ce cheval-là tranquille?"

—Qu'est-ce qu'il y a? dit Harold. Je ne lui ai rien fait à ce cheval-là?"

Et il partit mécontent, les deux mains dans ses poches.

Philippe s'approcha du cheval et s'aperçut que la patte, très sensible, enflait légèrement.

"Ça parle au sort! murmura-t-il entre ses dents, ma jument d'exposition!"

Et il regarda, plein de colère, Harold qui s'éloignait en sifflotant.

Un mal de jambe, pour un cheval de valeur, c'est toujours grave. Comme tous les cultivateurs intéressés, Pilippe tenait fort à ses chevaux. Une infirmité quelconque dans sa jument représentait d'ailleurs une perte appréciable. Il résolut de ne pas négliger cette enflure. C'était peu de chose probablement, un tendon forcé, un nerf gnarde en aurait sans doute raison. Le soir, après la journée de travail, il ramenait donc à petits pas la jument boiteuse, quand François vint au-devant de lui, en quête de paix et de diversion.

"Ton gâs nous en fait un beau coup, là, lui dit Philippe en l'apercevant.

—Quoi donc?" dit François, subitement alarmé.

Philippe lui raconta l'affaire. François examina la patte du cheval. L'enflure ne se développait guère, mais la jambe était raide.

"Il faudrait un émollient, dit le médecin, pour assouplir les muscles. Ce ne sera rien, je crois. La douleur disparaitra peu à peu . . . Je vais lui appliquer des compresses.

—Prends bien garde, dit Philippe, de lui brûler la peau avec des essences trop fortes. Si le poil tombe à cet endroit, ma jument est dépréciée pour toujours. Des accidents comme cela, neuf fois sur dix, ça ne se répare plus."

François pencha la tête d'un air soucieux: "Pourvu que ce ne soit pas un écart", dit-il.

. . . Les autres hommes s'étaient une, dit un des garçons, qu'on aura pas la peine de mener à l'exposition cette année."

Pour Philippe et ses fils la contrariété était grande. Leurs animaux, surtout leurs chevaux, c'était leur orgueil. Leur ferme s'était acquis une renommée dans les expositions de la vallée du Saint-Maurice, on la connaissait, on venait y acheter des animaux de race. Cette jument, qu'on avait payée cher, avait été primée plusieurs fois déjà. Maintenant, pour une étourderie de Harold, elle avait peut-être fini sa carrière et trompait toutes les espérances qui reposaient sur elle. Baptiste exprimait donc la pensée de tous quand il dit à François, dans sa franchise toujours grondeuse:

"Ton garnement d'Harold n'aurait pas pu s'amuser autrement? Il a fait perdre à cette bête-là la moitié de sa valeur dans son après-midi. S'il avait pris une fourche pour nous aider, au lieu de garocher des pierres aux animaux . . . Un gros garçon comme lui, c'est d'âge à travailler. Il ne faut pas habituer ces enfants-là à berlander, tandis que les autres travaillent. Tu vois ce qui arrive." mais il ressentit ce qu'il y avait d'amertume et de reproche dans ces paroles de son père. Baptiste ne concevait pas qu'on habituât les jeunes gens à la fainéantise. Chez lui tous les enfants, dès qu'ils avaient pu rendre quelques services, avaient pris l'habitude de faire leur part pour le soutien de la famille. Le vieillard avait gardé les principes d'éducation des vieux Canadiens: dès l'âge de dix ans, un enfant devait gagner sa vie sur la terre de son père. On ne cessait de travailler que pour mourir. Le désoeuvrement de Harold, qui tuait le temps à flâner et à bavarder, quand tout le monde travaillait, était un scandale pour son grand-père.

Au lieu de discuter, François s'appliquait, avec beaucoup de soin, à panser l'animal. Il inonda d'eau froide la jambe endolorie, puis il fit une sorte d'emplâtre qu'il appliqua délicatement et assujettit sur la partie sensible. Ensuite, tandis que les jeunes gens étaient à traire les vaches, il aida Philippe à fermer un enclos dans un angle des bâtisses, pour que l'animal pût jouir de la fraiche tout en restant tranquille. Il revenait à la il aperçut Harold assis dans l'herbe, au bord du ruisseau de décharge.

"Tiens, dit François, que fais-tu là?

—Rien.

—Comment, rien? D'où viens-tu?

—Je suis resté ici.

—Qu'est-ce que cette affaire de cheval, dont on vient de me parler?

—Ce n'est rien. J'étais à le regarder et il est tout à coup parti en peur. Il a fait un faux pas, probablement. Il s'est mis à boiter.

—C'est toi qui lui as fait peur?

—Non, j'ai simplement voulu le faire trotter.

—Faire trotter . . . Tu vois ce qui est arrivé.

—Qu'est-ce qu'il a ce cheval-là?

—Il a qu'il boite.

—Est-ce ma faute?

—Allons! Ce n'est toujours pas une raison pour rester ici. Viens-t-en, viens souper.

—Je n'ai pas faim.

—Comment, pas faim? . . . Tu n'es toujours pas pour rester sans souper reste ici.

—Es-tu fou? Viens, viens, viens!

—Non. Je ne vais pas là.

—Et pourquoi?

—Ils ont crié après moi, je ne vais plus avec eux. Je n'ai pas envie de me faire traiter comme un petit garçon.

—Ne fais pas ton bébé, hein! . . . Ho! viens, viens avec moi.

—Père, j'aime autant vous le dire, je n'aime pas ces gens-là.

—Tu n'aimes pas cela, dis-tu?

—Non. Je veux m'en retourner chez nous."

François resta muet, embarrassé. Devant la moue tétue de son fils, il se sentait impuissant. Ce jeune homme, héritier du tempérament volontaire de sa mère, n'avait pas été élevé. Il avait toujours fait à sa tête et suivi tous ses caprices. Sa mère l'avait gâté; son père, gémissant de le voir grandir ainsi, n'avait pourtant pas pu s'en faire obéir. Depuis des années déjà, il avait pris l'habitude de plier devant lui.

(à suivre)

"La Campagne canadienne" est en vente à l'Imprimerie du Messager,

MAXIME DU CAMP

1822-1894

Le Manteau déchiré

La voix des cloches

Tout en haut du clocher, les cloches causaient entre elles. Les deux plus jeunes étaient de mauvaise humeur et disaient: "N'est-il pas temps de dormir? Il est bientôt minuit et déjà deux fois on nous a secouées, on nous a forcées de parler au milieu des ténèbres, comme s'il faisait grand jour et comme si nous sonnions la messe du dimanche. Des hommes s'agitent dans l'église; allons-nous être encore tourmentées et ne peut-on nous laisser en repos?"

La plus vieille fit entendre un grondement de colère et d'une voix grave, quoique un peu fêlée, elle dit: "Taisez-vous, petites filles, vous déraisonnez; quand vous avez fait le voyage de Rome pour être bénites, vous avez juré d'accomplir votre devoir; ne savez-vous pas que la première minute du jour de Noël ne va pas tarder à vibrer et que vous devez célébrer la naissance de Celui dont vous avez célébré la résurrection?" Une cloche reprit: "Il fait si froid!" La vieille s'écria d'un ton sévère: "Croyez-vous donc qu'il n'avait pas froid, lorsqu'il vint au monde, nu, fragile et vagissant? n'aurait-il pas souffert sur les hauteurs de Bethléem si l'âne et le boeuf ne l'avaient réchauffé de leur haleine? Au lieu de grommeler et de vous plaindre, prenez vos voix les plus douces, en souvenir du cantique que sa mère chantait pour l'endormir. Préparez-vous; je vois que l'on allume les cierges; près de l'autel de la Vierge on a construit une crèche; la bannière a été tirée de l'étui; le bedeau se démène; il est enrhumé, il éternue; fi! le vilain homme, qui mouche la chandelle et son nez avec ses doigts; M. le curé a revêtu son aube brodée; j'entends un bruit de sabots qui s'approche, ce sont les paysans qui viennent prier; l'horloge déroule sa chaine, l'heure va retentir: Noël! Noël! sonnez, sonnons à toute volée, afin que nul ne puisse dire que nous ne l'avons pas appelé à la messe de minuit."

La messe de minuit

Depuis trois jours, il neigeait; le ciel était noir, la terre était blanche, le vent du nord se lamentait à travers les arbres, l'étang était gelé et les petits oiseaux avaient faim. Les femmes couvertes de leur mante en laine brune bordée d'un galon de velours noir, les hommes enveloppés de leur manteau avaient pénétré lentement dans l'église; agenouillés, le front incliné, ils écoutaient le prêtre qui disait: "Le Seigneur m'a dit: Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui." Chacun répondait à voix basse; l'encens brûlait, quelques fleurs d'ellébore noir, qui sont les roses de Noël, avaient été déposées devant le tabernacle que les cierges éclairaient.

A l'entrée de l'église, derrière le pilier, où s'évase le bénitier, un enfant était prosterné, pieds nus, car il avait ôté ses sabots pour ne pas faire de bruit; vêtu d'une blouse en cotonnade bleue, malgré la rigueur de la saison; le bonnet déposé devant lui, les mains jointes, il priait: "Pour l'âme de mon père qui n'est plus, pour la vie de ma mère qui est malade, et aussi pour moi, pour votre pauvre petit Jacques, qui vous aime tant, ô mon Dieu, je vous implore." Il pleurait; il semblait abimé dans la ferveur de son oraison; pendant la durée de la messe, il resta à genoux et ne se redressa qu'en entendant le prêtre dire: Ite, missa est!

On se réunit sous le porche extérieur; chacun alluma sa lanterne, les femmes assuraient leur mante autour de leur taille, les hommes relevaient le collet de leur manteau: Brrr! comme il fait froid! Un garçonnet dit à Jacques: "Viens-tu avec nous?" Il répondit: "Je n'ai pas le temps", et se mit à courir; de loin, il entendait les gens du village qui, rentrant au logis, chantaient le Noël favori de la vieille France:

Il est né le divin enfant!
Soufflez, pipeaux; chantez, musettes!
Il est né, le divin enfant,
Célébrons cet événements!

Les sanglots de Marguerite

Jacques arriva à sa chaumière, bloquée dans un creux de rocher, au pied de la colline, à l'extrémité du hameau. Il ouvrit doucement la porte et marchait à tâtons dans la chambre, où il n'y avait ni feu ni lumière. "Est-ce toi, petiot?—Oui, mère.—J'ai prié pendant que tu priais, puisque je n'ai pu aller à l'église. Tu dois avoir sommeil, couche-toi, mon enfant; ne t'inquiète pas de moi; je n'ai besoin de rien; si j'ai soif, le pichet est plein d'eau et à ma portée."

Dans un coin de la chambre, auprès du lit de Marguerite, Jacques remua un amas de fougères et d'herbes desséchées; il s'y étendit, attira sur lui un lambeau de couverture, posa sa tête sur son bras replié et s'endormit. Marguerite, elle, ne dormait pas, elle songeait; elle pleurait, sans faire de bruit, pour ne pas réveiller son enfant; elle joignait les mains avec désespoir et se disait: "Qu'allons-nous devenir? Voilà le mal qui me cloue sur mon grabat, je ne puis aller faire des journées pour ramasser quelques sous, les impositions de l'année ne sont point payées, la taille* du boulanger est couverte de coches, on va nous refuser tout crédit; Jacques a bon coeur, mais il vient d'avoir douze ans et il est trop faible pour gagner un salaire. Qu'allons-nous, qu'allons-nous devenir? Ah! si mon pauvre homme n'était pas mort! En s'en allant, il a emporté le bonheur de la maison."

Alors, la tête appuyée sur le traversin, sentant les larmes couler le long de ses joues amaigries, pressant de la main sa poitrine que la fièvre brûlait, elle se souvenait des joies disparues et pleurait plus fort.

Son mari avait été un vaillant. Homme de labeur et de probité, il avait su mériter l'estime de tous, excepté celle des cabaretiers, chez lesquels on ne le voyait jamais.

Depuis le jour où Grand-Pierre avait été brusquement emporté par la mort, le malheur était sur cette chaumière qui avait été si heureuse; c'était plus que de la pauvreté, c'était la misère. C'est pourquoi Marguerite sanglotait tout bas pendant la nuit de Noël.

La misère

Au petit jour, Jacques se leva; il s'ébroua, secoua les brindilles d'herbes sèches restées dans ses cheveux et regarda sa mère. Elle était couchée, les pommettes rouges, les yeux mi-clos, les lèvres pâles; en voyant son fils, elle lui fit un petit signe de tête. "Avez-vous bien dormi, mère?—Oui, cher petiot, très bien; décidément, je me sens mieux; mais j'ai un peu froid, fais du feu dans l'âtre." Jacques inspecta les coins de la chambre, ouvrit une armoire, se glissa dans un petit cellier où jadis on serrait les provisions, puis il dit: "Il n'y a pas de bois, ni fagots, ni souches." Marguerite leva les yeux au ciel: "Comment faire?" et s'efforçant de sourire, elle ajouta: "Ça ne fait rien, petiot, j'ai moins froid que je ne croyais."

Jacques s'était assis sur un gros pavé qui lui servait d'escabelle; à l'aide d'une pierre manoeuvrée comme un maillet, il remettait un clou à la bride de son sabot. Il se chaussa, enfonça son bonnet sur ses oreilles et dit à sa mère: "Je vais à la montagne chercher du bois mort.—Mais c'est le jour de Noël!—M. le curé me le pardonnera.—Petiot, c'est défendu, tu le sais: ce n'est pas aujourd'hui samedi, qui est le jour de la récolte des branches cassées.—Cela ne fait rien mère, le garde champêtre ne me verra pas; tout de suite je reviendrai; en attendant, relevez la couverture sur vos épaules, afin d'avoir plus chaud." Marguerite hésitait encore, puis elle dit: "Va donc, mon enfant; Dieu te bénira, parce que tu aimes ta mère."

Le petit Jacques mit sa serpe dans sa poche, jeta sur son épaule une corde pour lier le fagot qu'il allait recueillir et ouvrit la porte. Une rafale de vent chargée de neige le repoussa et tourbillonna dans la chambre. "Quel temps! dit Jacques.—Seigneur du ciel, s'écria Marguerite, c'est le déluge blanc! Ecoute-moi, petiot; tu n'es pas vêtu; non, hélas! tu n'es pas vêtu pour affronter la tourmente glacée; ouvre le coffre où j'ai serré les hardes de mon pauvre homme en attendant que tu sois assez grand pour t'en servir; donnez-moi son manteau, le manteau dans lequel on l'a rapporté le jour du malheur; tu vas t'en envelopper et alors la froidure ne te nuira pas; c'est assez d'un malade à la maison."

Jacques prit le manteau qui était plié dans le coffre et sur lequel reposait une branche de buis bénit. C'était une de ces larges mantes en laine épaisse, mêlée de poils de chèvre, rayée de blanc et de noir avec un petit collet de velours et une agrafe en cuivre. Selon les contrées, on les appelle roulières ou limousines; dans le pays du petit Jacques, on disait: une roulière. Une déchirure l'avait ouverte et sur l'étoffe on voyait des taches de couleur sombre. Jacques s'entoura de la roulière; elle était trop longue et traînait derrière lui, Marguerite releva les bords inférieurs, les replia et voulut les fixer au corps même du manteau; elle chercha des épinles; la masure était si pauvre qu'il n'y en avait pas. Jacques, qui était industrieux, ramassa près de l'âtre quelques épines de prunier sauvage, restes d'un fagot brûlé. Les pans de la roulière furent rattachés sous le collet, et Jacques s'en revêtit. Au moment où il allait partir et comme déjà il tenait le loquet de la porte, Marguerite le rappela: "Si tu passes au Trèves, n'oublie pas de faire ta prière."

Jacques marchait sur la route; nul être humain n'apparaissait dans la montagne, tout était morne et désolé; la neige tombait et semblait glisser horizontalement tant le vent du nord la chassait avec violence; sur la plus haute branche d'un peuplier couvert de givre, un corbeau croassait. Parfois le petit Jacques s'arrêtait pour enlever d'un coup sec du talon la neige qui s'accumulait et se durcissait sous ses sabots. Il n'avait pas froid, mais sa roulière lui semblait lourde.

Le fagot

Il allait, penché en avant, avec grand effort, tombant, enfonçant jusqu'aux genoux, ne se décourageant pas et riant même, lorsque, heurtant du pied une ornière durcie qu'il n'avait pu voir, il faisait la culbute. Allons! encore un coup de jarret! Voilà tout près du taillis des Grivelles où le père Monhache a dit qu'il y avait du bois mort. Et de vrai, il n'en manquait pas.

Au-dessus des bruyères grelottantes, au-dessus des ronces affaissées, la neige dessinait des sillons à travers lesquels on apercevait la saillie des branches tombées. Le petit Jacques se mit à l'oeuvre; ah! comme il peinait! Il avait enlevé sa roulière pour avoir les mouvements plus libres; ses jambes disparues dans la neige, ses mains, ses bras étaient trempés et transis de froid, tandis que son visage ruisselait de sueur. Il se redressait, regardait le tas de bois mort déjà rassemblé et se sentait joyeux en pensant aux belles flambées qu'il allait faire lorsqu'il serait rentré à la maison. Il eût bien voulu arracher de-ci et de-là quelques fougères pour donner du moelleux à son lit, qui était mal rembourré, mais il n'osa pas, et puis il n'avait pas le temps: la mère est au logis et gémis sous sa couverture en écoutant souffler les rafales du nord.

Jacques a ramassé tout le bois mort qu'il pourra porter, il ajouta encore deux ou trois branchettes pour faire bonne mesure; à l'aide de sa corde, il lie son fagot avec précaution, afin que nulle brindille ne s'échappe pendant la route: il met sa roulière sur ses épaules, charge la falourde sur son dos, et, appuyé sur un bâton qu'il a coupé, il s'engage dans le chemin le plus court qui conduit au village. Ses jambes tremblent un peu, car le fardeau est pesant et la neige est profonde; souvent il fait halte et s'accote contre un arbre pour se reposer.

Cheminant à petits pas, mais sans défaillance, il arriva au carrefour. C'est le Trèves; autrefois, dans le temps des Romains, cet endroit était appelé "Trivium", parce que trois chemins s'y rencontraient; le mot latin s'est francisé et est devenu le Trèves. Jadis il y eut là un autel dédié à Mercure, qui était le protecteur des routes, le dieu des marchands et le patron des voleurs. Le christianisme jeta bas l'autel païen et le remplaça par un grand crucifix de granit.

Marguerite sur une dévotion particulière pour le Christ du Trèves, parce que les hommes qui rapportèrent le cadavre de Grand-Pierre, fatigués et attristés, s'étaient arrêtés à cette place et avaient prié pour le repos de l'âme de celui que la mort venait de terrasser; c'est pourquoi elle avait dit à son fils: "Si tu passes au Trèves, tu feras ta prière."

"Comme tu as froid!"

Jacques n'avait pas oublié la recommandation maternelle: il déposa son fagot, ôta son bonnet, s'agenouilla et se mit à prier, pendant que le vent l'accompagnait d'une voix lugubre. Il récitait les prières qu'il avait apprises au catéchisme et d'autres paroles qui étaient ferventes et qui lui venaient naturellement au coeur. Tout en disant ses oraisons, il regardait le visage du Christ fouetté par la neige; la bouche entr'ouverte, les yeux levés, lui donnaient une apparence de douleur infinie; deux petits glaçons, pareils à des larmes congelés, restaient suspendus aux paupières; le corps décharné s'étirait sur la croix dans un dernier spasme d'agonie. Le petit Jacques souffrit de cette souffrance dont il contemplait l'image et il eût voulu consoler celui qu'il invoquait.

Lorsqu'il eut terminé sa prière, il rechargea le fagot sur ses épaules, et s'éloigna. Au moment de sortir du carrefour, il se retourna et contempla le Christ, dont les yeux semblaient le suivre. Le visage était moins sombre; une expression de douceur avait détendu les traits. Un coup de vent passa qui agita la neige accumulée sur les bras; on eût dit que la statue frissonnait. Jacques s'arrêta: "O mon pauvre bon Dieu, dit-il, comme tu as froid!" et il revint auprès du crucifix, là même, sans le savoir, où le corps de son père avait été déposé!

Il se dépouilla de sa roulière; grimpant sur le piedestal, s'aidant de la saillie formée par la ceinture, il put atteindre les épaules du Christ et les enveloppa de son manteau. Il en détacha les épines du prunier, fit retomber les pans que Marguerite avait relevés, les déplia de façon que la statue en fût couverte presque toute entière. Il descendit, se recula pour mieux voir et fut content. "Au moins, dit-il, tu n'auras plus si froid". Les glaçons suspendus aux paupières fondaient doucement et glissaient comme des pleurs de reconnaissance sur le visage de granit.

Jacques se sauva en courant; la brise soufflait derrière lui et traversait sa blouse en cotonnade. Il franchit la côte au galop, comme un poulain échappé, sentant le fagot, dur et rugueux, qui sautait sur ses épaules et les meurtrissait. Haletant, il s'arrêta au bas de la côte, auprès du ravin garanti de la neige et abrité du vent par le rideau des sapins. Ah! qu'il était fatigué! Il descendit dans le ravin et s'assit, pour se reposer, une minute seulement, avant d'aller rejoindre sa mère. Il s'allongea et appuya sa tête sur le fagot. "Il ne faut pas dormir, se disait-il, il ne faut pas dormir"; en disant celà, il s'endormit.

L'échange des manteaux

Lorsque le petit Jacques se réveilla, il regarda autour de lui et fut très étonné. Le ravin, la neige, la forêt, la montagne, le ciel gris, le vent glacial, tout avait disparu; il chercha son fagot et ne put le découvrir. Il crut qu'il rêvait et se frotta les yeux. Le pays où il était, il ne l'avait jamais vu, jamais il n'en avait ouï parler; il avait beau le contempler, il ne pouvait en définir la substance, en circonscrire l'immensité, en comprendre les splendeurs. L'air était tiède, imprégné d'un parfum exquis, et il s'en exhalait une harmonie qui mettait le ravissement au coeur.

Jacques se leva, ses pieds marchaient sur le sol élastique et transparent qui se soulevait à chacun de ses pas, comme pour lui éviter la fatigue. Une auréole lumineuse voltigeait autour de lui et l'enveloppait. Au lieu de la roulière déchirée qu'il avait placée sur les épaules du Crucifié, il était revêtu d'un manteau "couleur du temps" parsemé d'étoiles, sans coutures, comme la robe qui fut jouée aux dés sur le sommet du Calvaire, et où flottaient quelques fils échappés à la quenouille de la Vierge. Ses mains, ses pauvres petites mains, tuméfiées par les engelures, crevassées par le froid, déformées par les durs travaux, étaient devenues si blanches et si douces, qu'elles ressemblaient au bout de l'aile des cygnes. Jacques était émerveillé, mais il n'avait point peur; nulle impression de crainte ne le troublait; non seulement il était calme et rassuré, mais il se sentait léger, comme débarrassé d'un fardeau qu'il ne se souvenait pas d'avoir porté et pénétré de béatitude.

"Où suis-je donc?" demanda-t-il.

Une voix plus harmonieuse que le souffle des brises répondit: "Dans la maison de mon Père, dans la maison où viennent les justes et où vivent à jamais les hommes de bonne volonté."

Jacques vit alors se dresser devant lui, à travers un voile fait de lumière et d'azur, le grand crucifix du Trèves, le crucifix de granit. Le manteau de Grand-Pierre, la roulière trouée, flottait sur ses épaules; à ses pieds étaient répandues les épines dont Marguerite s'était servie en guise d'épingles. Tout en conservant sa grossière apparence, l'étoffe plus diaphane qu'un nuage laissait apercevoir des rayonnements de soleil, et les épines brillaient comme des escarboucles. C'était bien le Christ auquel Jacques avait porté secours; mais une beauté surhumaine éclairait son visage, et ses membres de pierre étaient animés d'une vigueur éternelle. Autour de lui, dans des espaces que l'oeil ne pouvait découvrir, on entendait résonner des chants aériens. Jacques s'agenouilla et se prosterna.

Le Christ lui dit: "Relève-toi, cher petit; tu as eu pitié de ton Dieu qui souffrait; tu t'es dépouillé de ton manteau pour lui; tu l'as fait dans la simplicité de ton coeur, parce que tu es bon, et c'est pourquoi je t'ai donné mon manteau en échange du tien; car de toutes les vertus la plus haute et la plus rare, c'est la bonté: elle passe sagesse, intelligence et savoir. Pour toujours désormais tu es l'hôte et l'ami de ton Dieu."

Jacques fit un pas vers l'éblouissante vision et tendit les bras avec un geste de supplication. "Que veux-tu?" dit la voix. Tout bas, tout bas, comme s'il n'eût osé formuler sa prière, Jacques murmura: "Maman!" Le Christ se rappela que, défaillante et suffoquée de larmes, sa mère était tombée au pied de la croix; il fit un signe de tête pour approuver le petit Jacques.

"Celui, dit-il, qui a souffert pour moi, s'est racheté lui-même et rachète ceux qu'il a aimés; Jacques, ta prière est exaucée. Que l'on envoie les anges qui ont transporté Marie l'Egyptienne."

On entendit un bruissement d'ailes et un sourire de joie illumina la face du Christ.

Jacques priait; mais sa prière ne ressemblait à aucune de celles qu'il disait jadis; c'était un chant d'extase qui s'élevait spontanément de lui, avec des paroles si belles qu'il n'en avait jamais entendu de semblables. La grâce et l'harmonie jaillissaient de ses lèvres et il ressentait un bonheur ineffable à s'écouter prier.

Du fond de l'horizon, plus clair que le cristal, on aperçut Marguerite qui s'avançait au milieu d'un tourbillon d'ailes blanches. Elle n'était plus ni pâle, ni maigre, ni désolée: elle était rayonnante et brillait de cette lumière intérieure qui est la beauté des âmes et qui seule est impérissable. Devant le Christ, les anges la déposèrent. A genoux, le front sur les mains, elle adora Celui en qui elle avait cru, Celui dont elle n'avait jamais désespéré et qui la récompensait de sa foi et de son espérance. Lorsqu'elle redressa la tête, elle vit deux ombres, deux âmes agenouillées à ses côtés; l'une était le petit Jacques, l'autre était Grand-Pierre. Tous les trois se confondirent dans le même baiser et dans le même élan de gratitude. Des larmes coulaient des yeux du Christ, parce qu'il était heureux.

(Bons Coeurs et Braves Gens.)

*Taille, petit morceau de bois sur lequel les boulangers marquent par des incisions ou coches le nombre de pains qu'ils vendent à crédit à leurs pratiques.

Ecole Grandin

Résultats de décembre

Succès

Grade VII—Camille Morin 81 p.c.

Grade VI—Liliane Côté, 87; Laurence Sabourin, 85; Thérèse Sabourin, 84.

Grade V—Marcel Lambert, 91; Françoise Thibault, 88; Gabrielle Hervieux, 83; Marguerite Daigneault 83; Claire Chatain 81.

Grade IV—Jacques Côté 91; Thérèse Barry 90; Georgette Morin 87; Jacques Amyot 87; Françoise Coursolles 86.

Grade III—Pierre Gariépy 95; Lucien Lambert 92; Jean Baril 86; Yvette Pepin 85; David Larose 85.

Grade II— René Boileau.

Grade I—Florian Lefebvre.

Cours préparatoire—Paulette Pepin.

Ont conservé le maximum des points sur l'Instruction religieuse: Liliane Côté, Thérèse Sabourin, Laurence Sabourin, François Thibault. Claire Chatain, Gabrielle Hervieux, Gabrielle Poissant, Pierre Gariépy, Lucien Lambert, Jean Baril, Gérard Tougas, Laurier Poissant, David Larose, René Boileau, Rollande Morin, Marivonne Roy.

Le sacre du cardinal Verdier

S. S. Pie XI a présidé la cérémonie, le 30 décembre, dans la chapelle Sixtine.

Cité Vaticane.—Le sacre épiscopal de Son Eminence le cardinal Verdier, archevêque de Paris, a donné lieu à une grandiose cérémonie dans la chapelle Sixtine. C'est Sa Sainteté Pie XI qui a conféré au nouvel archevêque et prince de l'Eglise la plénitude du sacerdoce.

La cérémonie a duré trois heures et demie Parmi les invités, il y avait plusieurs compatriotes de Son Eminence le cardinal Verdier. Après la communion, Son Eminence a donné sa première bénédiction épiscopale, puis a pris place sur un trône élevé, vis-à-vis celui du Souverain Pontife.

Avant de quitter la chapelle, le Souverain Pontife a donné sa bénédiction apostolique et est sorti porté sur le "sedia."

A notre époque, le peuple ne se forme guère d'opinion et ne règle guère sa vie que d'après la lecture quotidienne des journaux. —LEON XIII.

Ce qui se passe en Alberta

La presse catholique est une oeuvre de première nécessité, qu'il faut encourager et soutenir au prix des plus grands sacrifices. —BENOIT XV.

Les Anciens du Collège des Jésuites

Vendredi soir, le 10 janvier, réunion générale des Anciens, au collège.

On se souvient que le "Coin des Anciens" d'il n'y a pas si longtemps, faisait le récit d'une belle joute de gouret, Universitaires contre Autres Anciens. La partie avait eu lieu à l'occasion d'une réunion de l'Exécutif et s'était jouée quelque peu "in petto", devant une assistance forcément restreinte. Les Universitaires, battus cette fois, mais très honorablement (5-4), veulent aussitôt se reprendre et lancent un nouveau défi, aussitôt accepté. "Qui vivra verra"; c'est pour le 10 au soir! La joute promet d'être brillante: l'Association mettra en ligne, de part et d'autre, ses meilleurs joueurs.

Après un court intermède, il y aura au réfectoire une intéressante réunion et le goûter, pendant lequel se tiendra l'assemblée générale. Deux projets importants à discuter réclament votre présence à tous. Venez nous donner votre pensée là-dessus!

Avec la nouvelle année, nous entrons dans le quatrième mois des activités de l'Association pour l'année 1929-30. Jusqu'ici tout a marché comme dans le meilleur des mondes, avec ordre, avec entrain.

Trois lettres mensuelles sont allées un peu partout apprendre aux Anciens dispersés les menus faits et gestes de leurs confrères et amis pendant ces trois mois. Des nouvelles plus détaillées ont été fournies régulièrement aux membres plus rapprochés d'Edmonton, grâce au "Coin des Anciens."

L'Exécutif a tenu ses séances régulièrement et a groupé presque toujours la totalité de ses membres, ce qui est le plus beau témoignage que l'on puisse rendre à son esprit de dévouement. Enfin chacun des mois écoulés a eu sa réunion générale, où la gaieté, l'entrain, l'intimité n'ont certes pas manqué.

Donnons-nous le mot pour que les derniers mois du terme 1929-30 soient à la hauteur d'aussi beaux commencements. Il suffira pour atteindre ce but d'un peu de bonne volonté de la part de chacun, bonne volonté pour entrer dans les mouvements de l'Association, bonne volonté pour payer sa cotisation (ce dont un grand nombre se sont acquittés bien vite), bonne volonté enfin pour assister aux assemblées de l'Association.

J.-d'A. R., S.J.

LE MAT TOTEM DU TROCADÉRO



Ce mat totem est celui du chef Kwarshu et de sa famille. Il se dressait sur le bord de la rivière Nass, au nord de la Colombie-Britannique, dans le village — aujourd'hui abandonné — de Angyéda. Il fut acheté par M. Marius Barbeau, du Musée National du Canada, pour le compte du Chemin de fer national du Canada qui l'a présenté à la section ethnographique du Musée du Trocadéro, à Paris.

Les sculptures qui ornent ce totem sont des blasons de famille et illustrent un mythe dont les ancêtres de Kwarshu auraient été les héros. Le poteau lui-même est un monument funéraire érigé à la mémoire d'un chef de cette famille qui portait aussi le nom de Kwarshu et qui est mort il y a 70 ou 80 ans. C'est l'un des plus anciens totems trouvés sur les bords des Rivières Nass ou Skeena.

Il fut probablement sculpté par le peau-rouge Oyé, du village de Gitwinksihlk, sur la Nass, le meilleur sculpteur de la région en un temps où l'art totémique atteignait son apogée.

La famille de Kwarshu appartenait à la phratrie du Loup, mais elle se mêla à un clan venu du nord de l'Alaska qui avait adopté l'ours grison pour totem. Par son blason au moins elle se rattache à l'élément local le plus ancien.

Les sculptures du mat représentent du sommet à la base:

—L'ours grison, l'époux mythique de l'ancêtre Hrpisunt. Il tient entre ses bras l'un de ses descendants, mi-humain, mi-animal, produit de son union avec Hrpisunt. L'attitude de cette figure et sa bouche montrent qu'elle se rapproche du type de l'ours.

—Au-dessous sont trois autres descendants qui ont cette fois figure humaine.

—La base du totem représente l'ancêtre Hrpisunt, transformée en ours et tenant entre ses bras un autre de ses descendants à figure mi-humaine, mi-animale.

Ces sculptures illustrent le mythe suivant:—

Autrefois les ancêtres de la famille Kwarshu vivaient près des sources de la rivière Kalem, non loin de la rivière Nass. Un jour, une jeune vierge très belle, du nom de Hrpisunt, alla, avec ses frères et sœurs, cueillir des fruits sauvages sur les plateaux avoisinants. Comme elle revenait avec un "casseau" d'écorce rempli de fruits elle glissa dans des excréments d'ours et vexée se mit à parler de ces animaux d'une manière fort irrespectueuse. Or, il est toujours dangereux de manquer de respect aux bêtes sauvages qui sont des esprits et qui peuvent entendre. Deux ours la rejoignirent sur le sentier et lui apparurent sous forme humaine. Ils s'offrirent pour l'accompagner et lui ayant fait perdre le sens de la direction, au lieu de la reconduire à son village, ils l'amenèrent à l'antre des ours dans la montagne. Là, elle comparut devant le chef des ours grisons et son conseil qui, tous, pour l'occasion, avaient pris une forme humaine pour mieux la tromper.

Le chef décida qu'en punition de sa faute elle épouserait l'un de ses neveux. Ainsi fut fait et ayant pris les traits de sa nouvelle famille la jeune fille alla vivre avec son mari dans une caverne près d'un glacier.

Cependant, ses frères humains la cherchaient partout. Un jour d'hiver elle les aperçut au pied de la montagne qu'elle habitait. Elle pressa une poignée de neige dans sa main humaine et la fit rouler jusqu'à ses frères qui reconnurent sa marque. Ils escaladèrent la montagne, tuèrent le mari ours, mais ils épargnèrent Hrpisunt et ses enfants mi-humains, mi-oursons.

Depuis cette famille professe un grand respect pour les ours. Quand ses chasseurs en tuent un ils parlent avec respect de sa dépouille le prient de leur pardonner et chantent un chant propitiatoire.

Les descendants plus éloignés ont aussi adopté l'ours grison et les différents sujets de ce mythe comme thème de leur blason.

Le mat totem dont le Canadien National a fait don au Musée du Trocadéro est donc un magnifique spécimen de l'art indien et la légende qui s'y rattache, l'une des plus curieuses.

Coin des BONNES AMIES

Toutes les Bonnes Amies apprendront avec plaisir que Mlle Muriel McKinnon, qu'une longue maladie a retenu au lit depuis un mois est maintenant en convalescence.

Mlle Emma Turgeon se remet aussi d'une vilaine attaque de grippe.

Nous souhaitons que cette désagréable visiteuse ne nous importune plus car le banquet annuel aura lieu le 20 janvier prochain au club LaVérendrye, et nous désirons fortement que tous les membres en soient. Les billets sont maintenant en vente chez Mlles M. Jenvrin, Roxane Rodberg et la secrétaire. A l'issue du banquet auront lieu les élections d'un nouvel exécutif. Tous les membres ont déjà reçu les formules de nomination qu'on voudra bien retourner à la date spécifiée.

La plupart des membres ignorant le résultat du thé et de la râfle de Noël, on demande, tant pour leur satisfaction que pour celle de tous ceux qui y ont contribué, d'en donner un rapport ici. Ce thé a rapporté un profit net de $95.65. Les Bonnes Amies renouvellent leurs remerciements à tous les généreux donateurs.

La Secrétaire.

Les Jeunes Canadiens

La réunion mensuelle des Jeunes Canadiens, qui doit généralement avoir lieu le premeir lundi du mois, a dû être forcément remise à lundi prochain, le 13.

Nous invitons tous ceux qui ont grandement à coeur la vie et le développement des activités de notre club, à venir en très grand nombre.

Vu la froide saison, nous ne pouvons promettre à ceux qui viendront, des rafraîchissements délicieux, cependant nous pouvons leur promettre qu'une . . . bonne fournaise les réchauffera délicieusement, dans la salle paroissiale de Saint-Joachim.

Qu'on vienne donc, en grand nombre afin de voir aux préparatifs des parties de cartes projetées des Jeunes Canadiens. L'une aura lieu à l'Immaculée-Conception le 19 janvier et l'autre à Saint-Joachim. A.

* * *

Ci-gît "Jiji" qui a fini ses écrits . . . Avant de retourner dans l'ombre, il désire remercier tous ceux qui l'ont inspiré . . . pendant ces trois ou quatre années . . . ceux qui lui ont communiqué des nouvelles sensationnelles . . . et surtout le journal qui a inséré avec tant de complaisance sa prose (avec un adjectif quelconque!). Merci à tous!

Jiji.

Falher

En visite chez M. Nap. Dussault. Mme J. Dussault, sa mère, demeurant à Edmonton.

M. Moïse son frère, accompagné de sa dame et deux fillettes adoptives résidant à Clyde, Alta.

Tous sont partis, enchantés du pays et promettant bien de revenir en auto, à l'été.

—Corr.

Morinville

Après avoir goûté les joies saines et pures qu'apporte le retour du "temps des fêtes" les braves gens de Morinville ont repris la tâche journalière.

La ruche écolière est de nouveau en mouvement. Mardi dernier les pensionnaires du Couvent nous revenaient après s'être retrempées au foyer familial. L'activité reprend, la lumière brille partout; la salle de récréation résonne, tous frais et dispos se remettent au travail avec un courage nouveau.

Dimanche 29 décembre dans notre salle paroissiale les révérends pères Alphonse et Marcelin, du couvent des Franciscains d'Edmonton, ont fait dérouler devant un auditoire nombreux le film célèbre de la "Catholic Art Association of Chicago". "La Victime" ou le martyr du secret de la confession. Cette représentation a fort intéressé l'assistance, plus d'un se sont sentis émus jusqu'aux larmes. Un film comique termina cette soirée instructive.

M. Eugène Cournoyer, du Garage Central de Morinville, agent de la grande compagnie Ford, invite cordialement les gens de Morinville et des paroisses environnantes à venir voir le nouvea model d'auto 1930. Tous pourront se rendre compte par eux-mêmes de la supériorité à tout point de vue de ce nouveau char.

M. Thomas Houle a acheté dernièrement une terre de M. Gonzague Champagne. M. Joseph Houle a acheté la terre de M. William Harris à un mille de la station de Mearns—Saint-Charles.

Ces deux vieux pionniers de Morinville désirent voir leurs fils s'enraciner au sol qu'ils ont aimé et fait aimer à leurs enfants.

Mardi dernier M. Henri Soetaert, fils de M. Jules Soetaert, conduisait à l'autel Mlle Anna Ethier, fille de M. Joseph Ethier. Mgr Pilon a bénit le mariage en présence d'un grand nombre de parents et d'amis.

La congrégation des Enfants de Marie et les membres de la Chorale dont faisait parti Mlle Ethier, se sont fait un devoir de lui témoigner en cette occasion leur appréciation pour le dévouement qu'elle a toujours montré.

Après un goûter chez M. Joseph Ethier les mariés partirent pour un voyage. Nos meilleurs voeux les accompagnent.

Dimanche dernier M. Arthr Racine faisait baptiser une fille, Marie Angelina, Florence. Parrain: M. Jean Baptiste Bigras, marraine: Mme J. B. Bigras, oncle et tante de l'enfant.

M. Emery Théberge avait la douleur de perdre son jeune fils, Joseph Emery, âgé de quelques mois.

M. l'abbé Boucher, notre sympathique propagandiste de la Survivance est de passage au presbytère.

Un grain de bon sens::—Celui qui cherche un ami sans défaut reste sans ami.

Saint-Charles

La fête de Noël, comme toujours, a été bien touchante. Naturellement, ce qui en constitue un des principaux charmes, c'est l'exécution de nos ravissants cantiques de Noël, cantiques que l'on pourrait dire toujours anciens et toujours nouveaux; toujours anciens par leur âge qui leur donne le beau titre de coutumes immémoriales et qui, par conséquent, commande le respect; toujours nouveaux par la piété simple et populaire, c'est-à-dire la vraie piété, qu'ils inspirent. C'est elle, cette piété, qui a conduit à la sainte table la presque totalité de nos paroissiens.

Le R. P. Devic, du Juniorat Saint-Jean, des PP. Oblats d'Edmonton, chanta la messe de minuit.

M. Joseph Houle, de Morinville, a acheté la terre de M. William Harris, située à un mille de la station de Mearns. Bienvenue à M. Houle qui vient augmenter le nombre de catholiques de la paroisse Saint-Charles.

M. Cyrille Cloutier a fait baptiser son onzième enfant, Joseph Albert. Parrain, M. Victor Ethier de Morinville. Marraine, Madame Victor Ethier, oncle et tante de l'enfant.

Si Morinville se glorifie de ses nombreuses familles, Saint-Charles suit son exemple pour assurer la survivance des nôtres dans ce coin du pays.

Mlle Alice Ricard, fille de M. Joseph Ricard, maître de poste de Mearns, est en promenade chez son grand'père Gustave Ricard à Morinville.

Legal

La température du Jour de l'An a été belle et douce, comme le Jour de Noël. Aussi y eut-il beaucoup de monde à la grand'messe, et l'après-midi, et le soir surtout, les chemins furent sillonnés en tous sens par les automobiles pour les visites d'usage et les veillées de famille.

Notre club de gouret s'est rendu de nouveau à Morinville, invité par nos aimables voisins, et cette fois, comme la fois précédente, la victoire fut facile avec cinq points en notre faveur contre deux.

Nous devions avoir dimanche dernier, 5 courant, la rencontre avec le fameux groupe. "Great Western Garment" d'Edmonton, mais le froid intense les empêcha de venir. En effet le thermomètre marquait 30 degrés sous zéro. Les spectateurs n'auraient pas été nombreux. La partie est de nouveau remise. Pas de chance, c'est la deuxième fois.

René Cyr, qui était parti avec sa famille, pour s'établir à Saint-Joseph, au-delà de Bonnyville, est revenu content de se retrouver "chez nous".

Deux paroissiens ont fait don à l'église d'un joli carillon de sanctuaire. Ce fut de leur part une généreuse initiative et M. le curé, qui ne s'y attendait pas, a été profondément touché.

Baptêmes: Jean Charles Edmond, né de Albert Chalifoux et Jeanne Gravelle. Parrain: Arthur Gravelle; marraine, Mme Claire Fergusson.

Joseph François Xavier, né de feu Joseph Boisvert et Blanche Plante. Parrain et marraine, M. et Mme François Xavier Plante, grand'parents de l'enfant.

Joseph Daniel, né de Jean-Baptiste St-Martin et Kathleen Stack. Parrain et marraine, M. et Mme Joseph St-Martin, grand'parents de l'enfant.

—Corr.

Bonnyville

Après une température vraiment idéale qui permit à tous de jouir pleinement de la saison des fêtes voici que l'hiver fronce de nouveau les sourcils et reprend son empire sur nos plaines de l'Ouest. Mais nos canadiens de Bonnyville se sentent suffisamment réchauffés de leurs ébats du jour de l'an pour affronter la bise la plus glaciale et l'on suivrait volontiers, semble-t-il, le bon saint Nicolas jusqu'au fond de ses retraites du pôle nord, si l'on sentait qu'il a dissimulé au milieu de ses nombreux colis un peu d'étoffe du pays.

Nous avons eu la messe de minuit qui tient toujours une si grande place parmi nos fêtes, avec ses joyeux chants, toujours attendus avec impatience et toujours écoutés avec recueillement. L'assistance était très remarquable et le sermon donné par le R. P. Guillaume, Franciscain d'Edmonton, fut particulièrement édifiant et éloquent.

Le petit contingent de nos étudiants et étudiantes sont venus passer les fêtes avec leurs familles. Quelles joies pour tous et comme nous sommes heureux de constater leur progrès de toutes façons. Notons chez M. J. M. Déchêne, trois fils chez les Jésuites; chez M. O. Binette, un fils chez les Jésuites, une fille au collège commercial et une chez les Soeurs de l'Assomption. Chez M. Nap. Vallée, un fils chez les Jésuites et les jeunes dans nos pensionnats de Morinville et Saint-Albert, chez MM. Eugène Baril, C. J. Lirette, Jos Bordeleau et Willie Michaud, chacun un fils au Juniorat des Pères Oblats. Tous n'ont que des louanges pour toutes ces institutions.

Les dames de l'Institut féminin de Bonnyville ont organisé un magnifique arbre de Noël qui répandit la joie dans tant de petits coeurs. Des cadeaux furent donnés à au-delà de deux cents enfants, grâce à la générosité de quelques personnes charitables. Nous remercions sincèrement ces bonnes dames et les aimables donateurs.

—Corr.

* * *

Mlle Jeanne Sabourin vient de nous quitter pour aller visiter ses parents de l'Est. Nous lui souhaitons bon voyage.

Mlle Imelda Dagenais de Sainte-Rose de Laval est de passage chez son oncle, M. Wilfrid Ouimet.

En visite au presbytère: M. l'abbé Gagnon, du diocèse de Rimouski, le R. P. Tétreault, tous deux, professeurs au Juniorat Saint-Jean d'Edmonton.

Ont passé les fêtes de Noël à l'hôpital Saint-Louis: Mme Charles Beaupré et bébé; Mme Arthur Lirette et bébé; Mme Léopold Bougie, et bébé Thérèse; Mme Louis Dumaine.

Mlles Desneiges Beaudry d'Ottawa, Ont, Laure Vincent de Beauharnois, Qué., Marie-Anne Daoust, du couvent des Soeurs de l'Assomption d'Edmonton, Madeleine Thomas de Bonnyvile, Gertrude McNicoll, de Bonnyville, M. Arthur Dalpé, M. et Mme Edmour Blondin de Montréal.

Athabasca

A l'assemblée générale du cercle de l'A.C.F.A. d'Athabasca tenue dans la salle d'attente du C.N.R. à Athabasca dimanche le 8 décembre, avait lieu l'élection des officiers pour l'année 1930 avec les résultats suivants. Furent élus par acclamation: M. Louis Patry comme président; M. Ovide Gosselin vice-président; MM. Amable Dion, Adélard Major et Eugène Salé comme directeurs et M. J. B. Blanchard secrétaire-trésorier.

Après avoir traité les questions générales du cercle et avoir inscrit aux archives un vote de remerciements envers les officiers sortant de charge pour les nombreux services rendus, l'assemblée fut ajournée.

Parmi la grande foule à l'église St-Gabriel pour la messe de minuit à Noël on remarquait plusieurs fidèles venus d'une distance de 25, 30 et même 50 milles, à l'exemple des bergers, pour rendre leurs hommages au petit enfant de la crèche.

Le R. P. Desmarais, O.M.I., officiait à la messe et comme toujours a su s'emparer des coeurs de la nombreuse assistance par un vibrant sermon de circonstance en français, en anglais et en cris; en termes précis il exposa à la portée de tous la signification des belles cérémonies religieuses que l'Eglise catholique emploie pour les fêtes de Noël.

Nous avons l'honneur de compter parmi les nôtres dans le district d'Athabasca le "roi des avoines" hâtives dans la personne de M.Gédéon Shank, lauréat du concours international pour les avoines hâtives à Chicago.

UN MEMBRE.

Saint-Joachim

A la première assemblée mensuelle des Dames de Saint-Joachim, le 3 janvier, eut lieu l'installation des officières pour 1930. Présidente: Mme Amyot, vice-présidente: Mme Patenaude; secrétaire: Mme Gosselin; trésorière: Mme Pigeon.

Les comités suivants furent nommés: Comité social: Mme Bérubé; correspondante: Mme Trudeau; comité de couture: Mme Robitaille. Mesdames Joncas et Lefebvre ont accepté de visiter les malades de l'hôpital Général, et Mesdames Thibeault et Barry les malades de l'hôpital Miséricorde, pour le mois de janvier.

Une partie de cartes amicale aura lieu le 22 de janvier, dans la salle paroissiale. Cette soirée commencera à 8 h. 30. Entrée gratuite. Il y aura trois prix pour les gagnantes, donnés par Mesdames Tougas, Bérubé, Pepin. Le prix d'entrée sera donné par le Rév. P. Langlois. Les Dames de Saint-Joachim invitent bien cordialement toutes les dames, et d'une manière plus spéciale les nouvelles arrivées dans la paroisse Saint-Joachim, c'est une excellente occasion de se rencontrer afin de se mieux connaitre. Où l'on est les bienvenues l'on s'amuse toujours bien.

Pour le 27 janvier, le Rév. P. Langlois donnera une conférence, nous en donnerons des détails plus tard.

Alice C. Trudeau,
Correspondante.

Saint-Paul

Les fêtes! Mot magique! Tout se réveille . . . A Saint-Paul tout et tous célèbrent les fêtes dignement et avec entrain. La veille du Jour de l'An, une veillée chez M. et Mme L. P. Gadbois . . . Une veillée . . . une veillée surabondante . . . Pour être exact il faut dire que ce soir-là il y avait une heure sainte à l'Eglise. Une heure sainte où la majorité des catholiques de Saint-Paul sont allés sur l'invitation de leur curé offrir réparation et amende honorable pour ceux qui s'amusaient à la danse publique tenue ce soir-là.

L'heure sainte finit à la première heure du premier jour de 1930 . . . et comme le jour de l'An commençait l'on se rendit chez M. Gadbois . . . pour se séparer, vers le matin après avoir passé une nuit agréablement "à la mode de chez-nous". Etaient présents:—Messieurs et Mesdames A. T. Brosseau, J. A. Gallant, J. A. Langlois, P. Benoit, J. M. Drouin, H. Fraser, Mesdames W. Bougie, O. E. Johnson, de Wainwright avec ses deux filles Hazel et Myrtle, Messieurs Charles Rose et Emile Michon. M. H. Fraser remporta les premiers prix aux cartes chez les hommes, Mme J. A. Gallant eut le même honneur chez les dames; M. A. T. Brosseau remporta les consolations pour les hommes, Mlle Myrtle Johnson pour les dames.

Il y eut aussi une veillée le même soir chez Mlle Irène Meunier. Nous n'avons pu nous procurer les détails et nous le regrettons parcequ'on nous dit que ce fut charmant . . .

Le soir du Jour de l'An veillée chez M. et Mme Ed. Mailloux. Etaient là: MM. et Mmes J. E. Primeau, J. M. Drouin, J. Langlois, C. Payette, A. T. Brosseau, Mme Bougie, M. L. Gibeau, Mlle Lasnier. Divers amusements appropriés à la journée . . . M. Primeau remporta le premier prix aux jeux. M. Brosseau eut les consolations.

Dimanche soir, allons tous chez M. et Mme A. T. Brosseau. L'assistance était trop nombreuse; l'espace manque pour l'énumération. Un entrain rare; du plaisir ferme; une partie de cartes très intéressante; un beau programme de chant et de musique. Un goûter excellent . . . et dehors un froid sibérien.

M. et Mme H. Messier, de Wainwright, sont en visite ici. Ils sont les invités de M. et Mme R. Pagé.

M. D. Bougie, Marie et Anicet Bougie, P. Wilsicam sont allés reconduire Louis Normandeau à Legal. Ils ont fait un beau voyage d'aller. Ils passèrent le jour de l'an avec parents et amis de là-bas...Pour revenir...il faisait froid..il y eut de la neige..et ils ont laissé leur automobile en chemin. Vive le cheval et la "sleigh" . . . en hiver.

Le Bureau de colonisation accuse réception de lettres charmantes . . . entre autre une de M. Laforce de Montréal. Merci. Nous espérons bien que le correspondant de Saint-Vincent ne sera pas déçu! Oui, sous peu, même aujourdh'ui, que nos compatriotes viennent à nous au lieu d'aller à la société russe . . . !

—Corr.

Vimy

La température plutôt rigoureuse des journées qui ont suivi celles du jour de l'an a désorganisé un peu les réunions de familles qui se tiennent chaque année dans cette période que l'on appelle: "le temps des fêtes". A l'église, l'assistance n'a pas été aussi nombreuse qu'à l'ordinaire le jour des Rois non plus que la veille qui était un dimanche.

M. Paul Caron, autrefois au service de M. le curé ici et maintenant employé à l'hôpital de la Miséricorde à Edmonton, est venu passer les fêtes avec ses anciens amis de Vimy.

Il est question de faire une addition à l'école du village beaucoup trop petite pour que l'on puisse y loger convenablement deux classes séparées.

M. Alphonse Caouette de Morinville et sa dame étaient dimanche dernier parrain et marraine d'une gentille petite fille de M. Roméo Laplante qui reçut au baptême les noms de Marie Alphonsine Angélina. Nous félicitons la famille de ces belles étrennes reçues du bon Dieu. —Corr.

Calgary

"Bonjour, bon an! Dieu soit céans!" Cet antique souhait, si chrétien est à l'ordre du jour à ce moment de la nouvelle année. Nous nous le sommes dit et redit depuis que le temps a déposé 1929 pour commencer son nouvel an.

Les années passent toujours . . . les souhaits avec elles . . . Que faisons-nous? Hier nous étions jeunes, 10, 20 30 ans. Aujourd'hui, futurs vieillards, nous en avons 40, 50 ou 60.

Les années passent. Regardons-nous?

Des générations sans idées morales se préparent. Y a-t-il des vaillants soldes prêts à relever ceux qui soutiennent le bon combat? Sans doute, nous voulons tous servir et donner des braves à la bonne cause. A nous d'être sincères dans nos voeux: ayons, en les faisant, le bien en vue et rappelons-nous dans le cours de l'année, de sorte que nos exemples, nos efforts aident continuellement leur réalisation.

La paroisse Sainte-Famille recevra Monseigneur l'évêque de Calgary, à l'occasion de sa fête patronale le 12 janvier. La bénédiction que Sa Grandeur apportera dimanche prochain ajoutera davantage à tout le bien que nous nous sommes souhaité et nous assurera une bonne, heureuse et sainte année.

Choses et autres.—Le fête de Noël a donné lieu à un magnifique témoignage de grande piété. L'église était toute remplie pour la messe de minuit et presque toute la foule s'approcha avec recueillement de la sainte table à la communion de la grand'messe. Tout le monde resta encore à l'église pour la basse messe que M. le curé célébra immédiatement après la première. Notre chorale qui avait interprété avec succès une messe en parties premièrement, nous fit entendre nos pieux et vieux cantiques de Noël à la seconde messe. La crèche et les autels étaient magnifiquement décorés de fleurs naturelles grâce aux Dames de Sainte-Famille.

Le lendemain, le R. P. Zakani officia à la messe du jour.

Le choeur de chant, sur l'initiative de son zélé directeur, voulut oublier le labeur de l'année dans une charmante veillée convoquée à la salle de l'église la veille du jour de l'an. Les Dames firent preuve de grand tact en répondant à l'appel avec des gâteaux sans reproches et du bon café en abondance. On avait invité M. le curé à se joindre à ses chantres. Quelques minutes avant minuit on le pria de faire la prière du soir. Tout le monde passa donc à l'église et c'est ainsi qu'on pu consacrer dans ce pieux exercice les derniers instants de l'année qui s'en allait et les premières minutes de la nouvelle aux pieds et sous les yeux du Maître des temps. Au retour dans la salle on se fit bénir et chacun regagna son logis, heureux et content de la veillée du choeur de chant.

M. Georges Minard a été élu syndic de la paroisse par l'assemblée générale.

Le R. P. Arsenault de Cowley est de passage au presbytère.

Il y eut au cours de l'année 56 baptêmes; 6 mariages et 5 sépultures.

Il est bon de se rappeler, au début de l'année les heures de nos principaux offices paroissiaux:

Le dimanche:—Communion à 8 h. 10 —basse messe à 8 h. 30—grand'messe à 10 h. 30—vêpres à 7 h. 30.

Les fêtes d'obligation sur semaine: basse messe à 7 h.—grand'messe à 10 h. 30—vêpres à 7 h. 30.

La semaine, la messe est à 8 h.

Il y a Salut Solennel tous les samedis soir à 7 h. 30—et le 1er vendredi du mois de 6 h. 30 à 7 h. 30 on fait l'Heure Sainte.

On entend les confessions le matin au moment de la messe—le samedi soir à la prière—et la veille au soir du 1er vendredi du mois à 7 h. 30.

Lamoureux

M. Henri Normandeau est de passage à Edmonton par affaires.

L'Epiphanie

CONTE POUR LES PETITS

Les habitants viennent de partir. La petite écurie en logues est silencieuse. Le bel enfant Jésus tout rose, tout menu, dort. Sa crèche est chaude, il y a du bon foin au fond et une couverture de laine épaisse par dessus. Les voisins sont venus pour voir le nouveau-né, ils ont apporté des beaux présents, des tourtes à la viande, des pains frais, des gâteaux, du sucre d'érable, des belles peaux de loups et de moutons, des bougies, du bois sec pour chauffer. Deux vieux aveugles ont même joué du violon et de la flute. Un gros habitant du rang d'en bas a donné une vache pour le lait du mignon bébé, le premier marguiller a fait cadeau de sa vieille mule, la grise. Tout repose à Bethléem. Les gens venus pour le recensement ont regagné leurs villages. Il neige à plein ciel . . . Les enfants sortent de l'école et se roulent dans la ouatte blanche. Des chiens aboient, des coqs chantent. L'enfant Jésus se réveille, étend ses petits bras, agite ses menottes dodues. La Sainte Vierge s'agenouille auprès de lui, elle le prend; l'embrasse, le serre bien fort contre son coeur. — "Pauvre petit Jésus à moi, as-tu faim? On te l'aime ce petit trésor, ce petit chéri, hein? Oui, oui, tiens! Bois, mon amour!" Elle l'allaite . . . tout en lui parlant . . . "Mon bon cher Joseph l'aime aussi tu sais, son mignon petit gars . . . Il va rentrer bien vite ton papa . . . Demain nous te mettrons dans un bon petit lit de plume tout doux.

Vingt mois se passent. Les voici établis dans une habitation confortable . . La neige est partie . . . le printemps chante dans les arbres. Saint Joseph a trouvé de l'ouvrage, c'est un bon ouvrier comme tous les gens de chez nous. Il travaille bien le bois. Le curé lui fait faire des bancs pour l'église. Le soir il bêche son jardin. Le petit Jésus a trois mois, il est gros, pottelé, ses cheveux châtains sont longs et tout en frisettes, ses yeux sont d'un bleu clair, pleins de lumière. Il sourit à tout le monde, à toutes choses, aux gens, aux fleurs, aux oiseaux, mais surtout à Marie et à son père nourricier. Derrière la maison on entend deux hommes parler:—

—Bonsoir là, Joe!

—Bonsoir, Baptiste!

Ils se regardent par dessus la clôture. Baptiste fume son brûle-gueule, Saint Joseph sa pipe en blé d'inde . . .

—Hé bien sais-tu la dernière nouvelle, son père? commence Baptiste.

—Non.

—Il y a de la grande visite à Québec.

—Qui ça?

—Trois rois, avec une grande armée!

—Oui. à ce qu'il paraît Hérode, le gouverneur en a les sangs tout revirés. On dit qu'ils veulent détrôner le tyran. Saute la clôture Baptiste, rentre chez nous faire un brin de causette!

Les deux hommes ôtent leurs galoches et pénètrent dans la chaumière. La Sainte Vierge salue aimablement le voisin et lui offre une chaise . . . Baptiste tire quelques bouffées de sa pipe et poursuit . . . C'est le père Deshaies, vous savez Zacharie, le vieux colporteur qui m'a rapporté la chose . . . Il y a trois rois, un peau rouge, un nègre et un chinois, ils ont des centaines de chevaux, de buffalos et de chameaux. Une armée de dix mille hommes les accompagne. Ils ruinent tout sur leur passage. Les blés sont écrasés, les patates foulées, les clôtures brisées . . . Ils volent tout sur leur passage et même ils mangent les petits enfants.

A ces mots la bonne Sainte Vierge pâlit et Saint Joseph laisse échapper sa pipe . . . Les paroles de M. le curé lui reviennent à la mémoire: "Un glaive transpercera ton coeur". Elle prend l'enfant qui joue sur le plancher avec une balle et le couvre de baisers.—Non, ils ne le mangeront pas, les méchants, c'est moi qui le mangerai avec mon coeur. Baptiste secoue sa pipe de plâtre et la recharge. On sonne à la porte . . .

—Tiens, voilà Zacharie!

Un vieux au grand nez rouge, un bâton à la main, un grand panier sur le dos, entre:

—Bonsoir la compagnie! Eh! bien, y a-t-il quelque chose pour mon petit commerce?

—Asseyez-vous, M. Deshales, dit la Ste Vierge, vous devez être fatigué?

—Oui, nous aurions besoin de cordons, de chaussures et d'épingles.

—Nous sommes bien contents, dit St Joseph, nous sommes heureux de vous voir, Zacharie, rapport aux rois et leur train. Est-ce vrai tout ce qu'on nous raconte? Les avez-vous vus?

—Si je les ai vus! Ils sortaient du parlement quand je passais. Il y en a un tout noir, assis dans une petite maison sur le dos d'un éléphant, vous savez une de ses bêtes qui ont une queue en avant et puis une en arrière. Il est bien laid, mais bien bon aussi, il jette de l'argent à tous les enfants de la rue. Le deuxième est rouge comme du cuivre, il monte un buffalo, il sourit à tout le monde et sa tête est toute coiffée avec des belles plumes de coq. Le troisième est jaune, il est perché sur une grande jument beige, il a des belles longues couettes noires et un casque en papier. Ils sont suivis par une armée qui a bien cinq milles de long, des chevaux, des dromadaires, des buffalos, des mulets, des cheveaux, tout un cirque. Ça en fait du train. Ils chantent, ils crient, ils dansent.

—Est-ce bien vrai, interrompit St Joseph, qu'ils mangent les petits enfants?

—Ha, ha, ha! Eh bien, elle est bonne, celle-là! des authropophages ces braves gens-là? Voyons, voyons! C'est des contes de bonne femme! Ils s'en viennent présenter leurs hommages au nouveau roi des Juifs. C'est du monde bien savant à ce qu'il paraît. Ils lisent dans les étoiles du ciel comme nous dans notre paroissien. Ils ont vu la belle grande comète avec son grand voile blanc de nouvelle mariée et se laissent guider par elle. Mais en voilà assez — tout cela n'avance pas mon commerce. Bonsoir mes amis, bonsoir!

—Bonsoir, Zacharie.

Le colporteur s'en fut et Baptiste le suivit.

—Avec tout ça, dit la Ste Vierge, nous n'avons pas encore soupé.

Tandis qu'elle prépare la soupe, St Joseph épluches les patates et le petit Jésus arrache la tête à sa poupée pour voir ce qu'il y a dedans. Après le repas tous se mettent à genoux. St Joseph joint ses grosses mains calleuses, Sainte Marie baisse modestement les yeux, Jésus croise ses petits bras sur son coeur et l'on n'entend plus que le bruit des saintes oraisons. A peine ont-ils commencé le Miserere qu'une musique lointaine se fait entendre . . . On dirait qu'elle devient de plus en plus forte . . . des tambours des trompettes, des flûtes, des violons, et puis des cris . . . des pas de cheveaux . . . La prière est finie.

—Tiens, dit Joseph, ça pourrait bien être les rois. Je vais voir.

La Ste Vierge le suit avec l'enfant sur les bras. Là-bas derrière une butte on voit monter des flambeaux innombrables et des ombres immenses d'hommes et de bêtes. La grande étoile qui déjà avait montré la crèche à Bethléem aux pauvres habitants, traînait si bas au ciel qu'elle touchait presque la terre et répandait un beau jour sur la maison de la Sainte famille.

—Rentrons, dit le père nourricier de Jésus, rentrons.

—Oui, dit la Ste Vierge, toute émue, il faut se préparer à les recevoir. Joseph, donne un coup de balai dans la cuisine tandis que je vais mettre une robe nette à notre petit.

Elle lave l'enfant, le peigne, lui met ses petits souliers, sa petite jupe bleue et son tablier blanc. Elle se coiffe vitement, enlève son tablier de travail, met ses bonnes pantoufles et jette une mante sur ses épaules.

"Vite, dit-elle à Joseph, changez de bottines, mettez votre veste de dimanche, voici votre foulard!

Déjà on frappe à la porte, il y a un grand vacarme dans la rue. La sainte Vierge pense encore aux mangeurs d'enfants, elle tremble, elle est toute pâle. Saint Joseph va ouvrir. Majestueusement un grand indien, au nez arqué, au panache multicolore, s'avance. Il est suivi par une femme en grande robe rouge portant un gros bébé sur le dos. Par la porte entr'ouverte et par la fenêtre baignée dans les clartés de l'étoile on voit des nègres, des chinois, des indiens, des chevaux, des chameaux, des dromadaires, des rennes, des buffalos . . .

Ce sont des cris "Vive Jésus!" "Vive le Messie!" "Vive le Roi des Juifs!" Et les tambours battent, les violons chantent, les flûtes sifflent. Quelle joie! Le roi s'avance, fait une grande révérence devant l'enfant Jésus et dit en bon français: "Salut Roi tout puissant du ciel et de la terre! Je suis Gaspar Pied de Corbeau, grand chef des prairies, j'ai consulté l'étoile de Jacob et je suis venu vous offrir les hommages de nos tribus. Voici une cassette faite au couteau par mon frère un Buffle Noir, elle contient du métal précieux, des pépites d'or du Yukon. C'est le symbole de notre amour."

La sainte Vierge est toute confondue et l'Enfant-Jésus sourit en voyant la belle boîte. Gaspar après avoir baisé la mante de la Sainte Vierge, dépose un gros baiser sur le soulier de Jésus, tandis que le divin enfant lui arrache de ses deux menottes une belle plume empourprée. Saint Joseph prend la cassette et la place sur la table, Marie donne la main à la reine indienne, l'enfant Jésus caresse son petit bébé rouge. Mais voici le roi nègre.

—Je vous présente, dit Gaspar, Balthazar, mon frère à la peau sombre. Il ne sait pas beaucoup le français, il est roi d'un immense pays chaud, dans le Sud. Ses sujets connaissent bien le Canada, ils servent comme portiers sur les grands trains.

Le chef nègre sourit largement et montre toutes ses belles dents blanches. "Je vous apporte, dit-il, avec tous mes souhaits, un vase d'albâtre plein d'un parfum délicieux que vous brûlerez en l'honneur du Maître Souverain de l'Univers, comme la fumée de cet encens ainsi nos adorations montent jusqu'à Lui!"

L'enfant Jésus se cache contre sa maman, le nègre est si noir. Puis comme le roi se prosterne et sourit toujours, il lui tend ses bras. La Sainte Vierge pleure d'émotion et Saint Joseph se mord les lèvres tandis que des grosses larmes perlent dans ses yeux.

—Enfin, dit Gaspar, voici Melchior, mon frère jaune, il est grand chef du Céleste Empire et propriétaire de toutes les buanderies de l'Amérique. Le petit souverain chinois parle très vite en murmurant dans sa langue maternelle une longue prière. Il présente un beau bouquet de myrrhe à Jésus et des habits, des cols, des manchettes pour Saint Joseph et la Sainte Vierge. Puis Gaspar s'avance de nouveau.

—Permettez-moi, dit-il, auguste reine des cieux, de montrer votre bel enfant Jésus à tout notre monde, ils ont tant hâte de le voir.

L'enfant Jésus ne demandait pas mieux à cause des belles plumes qu'il y avait sur la tête du chef indien. Nègres, peaux rouges, visages jaunes, tous s'inclinent, les tambours battent, les chevaux piaffent d'aise, les éléphants sourient sous leur trompe, les buffalos beuglent, les trompettes, les flûtes, les violons entonnent un hymne de triomphe et le petit Jésus dans les bras de Gaspar donne au monde sa première bénédiction.

Brosseau-Duvernay

(La semaine des Rois)

Nos élèves reprendront le chemin de la classe mardi matin, les vacances étant finies. Que c'est triste pour quelques-uns! Il y en avait dimanche qui poussaient de gros soupirs. Pauvres écoliers, consolez-vous, l'écorce est bien amère, mais le fruit en sera plus doux.

Le Conseil de la Chambre de Commerce a tenu une réunion dimanche à l'hôtel Bigland. Il y avait une foule très considérable, car on avait annoncé que cette réunion était très importante. Voici les faits: Il fut proposé et secondé par toute la population présente que les délégués suivants, Rév. H. Doyle, M. Joe Brosseau et M. Bigland, se rendent au gouvernement à la prochaine session pour demander que le pont projeté soit construit dès ce printemps.

Sans cela la vie sera trop ennuyeuse pour nos habitants qui tous doivent charroyer leur grain à Fur Hills et cela devient une source d'ennui et empêche les gens de Brosseau de progresser. Espérons que nos délégués seront accueillis favorablement et que de bonne heure au printemps le gouvernement nous bâtira notre pont.

Hier soir, le 5 janvier, il y avait à l'hôtel Rioux une partie de cartes, suivie d'une vente de paniers. Malgré les 40 degrés sous zéro, il y avait une bonne assistance. On commença d'abord par jouer au whist. Toutes les tables étaient occupées. On joua six parties quand M. l'annonceur vint sonner l'alarme et nous dire que la partie de cartes était finie et que c'était le temps de donner les prix.

Le premier prix des hommes fut remporté par M. Hervé Coutu et le prix de consolation fut gagné honnêtement par M. David Paré—un article indispensable dans le ménage. Le 1er prix des dames fut décerné à Mlle Emilia Lavallée et le prix de consolation à Mme Louis Rioux—un petit paquet dont elle a refusé de montrer le contenu en public.

Puis commença la vente des paniers, encore cette fois sous l'habile direction de notre encanteur, M. Ovila Vincent.

On ria ferme et de bon coeur car les paniers étaient variés et de bon goût et quelques-uns offraient de bons sujets d'hilarité. La limite était $5.00 et plusieurs l'atteignirent. Ensuite se fit la vente de deux gâteaux. Un se vendit $28. et l'autre $8. Puis vint le comptage des recettes de la veillée par MM. J. B. Brosseau et M. Joe Théroux, qui vinrent nous annoncer qu'elles étaient de $129. N'oublions pas de dire qu'il y avait aussi un prix pour le panier le plus élégant, qui fut décerné à Mme J. B. Vincent. Le 2e prix pour les paniers fut gagné par Mlle Juliette Grenier.

Un grand artiste canadien

Suzor Coté

Le public nombreux—l'est-il jamais assez en pareil cas?—qui visite l'exposition rétrospective Suzor Coté à l'Ecole des Beaux-Arts, comprend-il toute la portée de l'oeuvre de l'artiste? Que découvre-t-il dans ces peintures, ces pastels, ces dessins ou ces bronzes? Des tableaux, des statuettes, et souvent rien de plus.

Ainsi l'une des oeuvres les plus marquantes dans l'histoire de l'art au Canada aura passé sous les yeux de la foule sans laisser d'autres traces que celles d'images qui s'effaceront avec le souvenir d'une exposition dont la date devrait pourtant rester capitale. Songeons à celui! Combien de temps attendrons-nous pour offrir au public, après les expositions Walker, Suzor Coté, Cullen et Gagnon, un tel groupement d'oeuvres? Ne faudra-t-il pas des années aux jeunes artistes qui se forment actuellement pour édifier un ensemble de la valeur de production de ces maitres?

C'est dire l'effort d'un Suzor Coté, qui fut considérable et souvent dramatique. Quel beau parallèle pourrait-on faire entre l'oeuvre pleine de certitude et de sérénité d'un Horatio Walker et celle si inquiète, tourmentée, violente quelquefois mais qui trouvera sa plénitude enfin, de Suzor Coté!

Tous deux auront atteint leur cime par des sentiers différents. L'un s'ouvrant une voie, résolument, sur un thème large et varié, avec un métier sûr et définitif dès le début; le second, venu plus tard, à une époque de désorientation, livré aux recherches qu'on sent pathétiques, d'une formule qui serait l'expression de sa pensée. D'où ces oeuvres qui, au premier abord, semblent si différentes et qui font croire à un tempérament versatile chez leur auteur.

Au moment où le jeune peintre arrive à Paris, ce foyer de l'art ou d'ardentes luttes se livrent encore, l'impressionnisme est à son déclin, après avoir aéré les palettes en y jetant les gammes des tons les plus subtils. D'autres tendances s'accusent sous de nouvelles formules chacun peint à son gré dans un goût de rénovation. Anarchie dans l'art comme dans les lettres, d'où les personnalités devaient surgir mais qui enlevait au mouvement artistique la cohésion des grandes époques, par la dispersion des efforts, et le manque de maitrise des éléments du métier.

Quel maître puissant pouvait discipliner ces efforts et, démêlant l'écheveau de ces tempéraments si divers, donner la clef de voûte de l'art nouveau? Suzor Coté fut pris dans ce mouvement désordonné. Son robuste tempérament lui permit de goûter aux différentes recettes, mais il devait en rapporter l'incertitude quant au métier du peintre; art extrêmement difficile même pour ceux qui l'ont beaucoup pratiqué, et sans lequel l'oeuvre sera toujours inférieure.

Des années de recherches, où les pastels si fins semblent des repos pour l'artiste, qui nous surprend d'une telle sensibilité après la violence des fusains; et puis, c'est le retour à son premier métier. Si les tons gris ont fait place à une palette brillante, la pâte est devenue savoureuse et solide; l'oeil extrêmement éduqué a fondu les touches en mosaïques dans une matière plus homogène où coule la lumière.

Dans ces dernières toiles il n'y a pas de sujet—ce qui surprend le spectateur qui l'exige avant tout—Sur un thème réduit à sa plus simple expression l'artiste va atteindre par sa maîtrise à l'oeuvre de grande envergure. "Les ombres qui passent" sur ce coin de rivière bordée de neige devient une synthèse; c'est la symphonie de notre neige canadienne, le miroir dans lequel, peu à peu, notre âme s'est découverte, modelée chaque jour à cette vision. Puis le paysage s'étend au delà. il dit toute l'épopée depuis les jours anciens; son expression devient si intense qu'il atteint à la vérité supérieure.

"Ombres fugitives!" disait l'artiste, "Variation infinie de la lumière, tonalités fines ou profondes," diront les peintres, et cette autre, encore sans sujet, dont les valeurs lumineuses rayonnent, "Dégel d'avril."

Quelle leçon de science d'un métier parfaitement adapté, à donner un exemple aux jeunes artistes.

Oeuvres exceptionnelles, marquées du sceau de notre terre, et qui auraient leur place auprès des chefs-d'oeuvre des plus beaux musées. Elles doivent participer à notre éducation, puisque l'assimilation se fait plus rapide par les yeux.

Ces rétrospectives ne sont pas de simples manifestations artistiques; elles ont une portée plus haute. Ce sont des pages précieuses et uniques qui s'inscrivent au grand livre de notre Histoire, et le Gouvernement de Québec, par son secrétaire provincial, fait oeuvre nationale en permettant aux plus belles de ces oeuvres d'enrichir son musée.

La coopération est l'instrument par excellence qui nous libèrera de la servitude de l'étranger. —Paroles de l'évêque danois Grundtvig.

POUR NOS FERMIERS

L'agriculture est devenue une industrie et l'industrie réclame de la compétence; soyons compétents.

Les prix du marché

Prix à Edmonton

Blé—

No. 1 Nord	1.14
No. 2 Nord	1.11
No. 3 Nord	1.06
No. 4 Nord	1.01
No. 5 Nord	.91
No. 6 Nord	.76
Fourrage	.76

Avoine—

No. 2 C. W.	.50
No. 3 C. W.	.43

Orge—

No. 3 C. W.	.45
No. 4 C. W.	.40

Seigle—

No. 2 C. W.	.71
No. 3 C. W.	.66

Prix à Vancouver

Blé—

No. 1 Nord	1.35
No. 2 Nord	1.32
No. 3 Nord	1.27
No. 4 Nord	1.23
No. 5 Nord	1.13
No. 6 Nord	1.03
Fourrage	1.03

Prix à Winnipeg

Blé—

No. 1 Nord	1.34¾
No. 2 Nord	1.31¾
No. 3 Nord	1.27¼
No. 4 Nord	1.21
No. 5 Nord	1.10½
No. 6 Nord	.91½
Fourrage	.84

Avoine—

No. 2 C. W.	.63½
No. 3 C. W.	.55¾
Fourrage	.55¾

Orge—

No. 3 C. W.	.60½
No. 4 C. W.	.55¾
Fourrage	.50½

Seigle—

No. 2 C. W.	.91¼
No. 3 C. W.	.86¼

Bétail—

Taures de choix	9.00 à 10.00
" communs	6.50 à 7.50
Veau de choix	9.00 à 10.00
" bonne qualité	8.50 à 9.00
" commune	7.75 à 8.25
Bouvillons (steers) de choix	9.00 à 10.00
Bouvillons qualité ordinaire	8.75 à 9.25
Boeuf de choix	6.75 à 7.25
" ordinaire	6.00 à 6.50
" commun	5.00 à 5.50
Mouton de choix	10.00 à 10.50
" de l'année	8.00 à 9.00
Agneau de boucherie	5.50 à 7.00
Porc de choix	Pas de prix fixé

(Ces prix ont été préparés le mercredi soir)

LAIT	2.70

Crème—

Spéciale	.38
No. 1	.36
No. 2	.33

Oeufs—

Extra	.42
Frais	.40
2e qualité	.25
Communs	.20

Ces prix nous sont fournis par la Woodland Dairy Co.

QUE SOMMES-NOUS?

Cette année marque le 170ème anniversaire de la Cession du Canada à l'Angleterre. En ce temps-là, 60,000 âmes, désormais canadiennes-françaises, étaient abandonnées par la France sur les bords du Saint-Laurent. En très peu d'années, la population française était plusieurs fois surpassée en nombre par les fils de notre nouvelle maitresse, l'Angleterre. De nos jours, nous, les fils de ces pionniers français, nous formons encore une minorité bien définie; nous n'atteindrons probablement jamais le nombre de nos frères de langue anglaise. Toujours nous avons eu à lutter pour conserver les droits qui furent accordés à nos pères au moment de la capitulation. Nous avons lutté pour conserver notre langue, parce que cette langue était la sauvegarde de notre religion, et aussi parce que nous voulions rester français, avoir une histoire, une personnalité. Nous ne voulions pas être une race engloutie, ou une race qui, ayant honte d'être ce qu'elle est tâche de se cacher sous le nom et les habits d'une autre. Voilà pourquoi, aujourd'hui, si l'on nous demande qui nous sommes, nous pouvons répondre avec fierté: "Nous sommes les descendants pur sang d'une grande nation, de la fille ainée de l'Eglise, de cette nation qui ne le cède en rien à aucune quant à sa civilisation, à son histoire, et à ses oeuvres. Nous comptons parmi nos pères des guerriers, des hommes d'Etat, des hommes de science, des écrivains, des artistes, des poètes, qui sont comme des soleils parmi ceux des autres nations. Nous sommes surtout les fils de la nation qui a fourni le plus de missionnaires, de religieux et de religieuses, pour remplir la tâche que Jésus-Christ a donnée à l'homme sur cette terre. Oui, nous pouvons le dire, nous sommes quelqu'un!"

Et toujours, nous luttons. Cette lutte s'est étendue des Provinces Maritimes dans l'Ontario, puis dans les Provinces des Prairies. Nous la continuons, cette lutte, ici en Alberta, pour conserver intacte cette individualité dont nous sommes si fiers. Allons-nous tenir? Avons-nous un bon système de défense?

Nous avons une Association canadienne-française. Nous avons un journal, dont la tâche est indiquée par le nom: "La Survivance". Nous avons un collège classique, qui a déjà commencé à faire ses preuves. Nous avons des instituteurs et institutrices bilingues, des couvents de soeurs enseignantes; nous avons même un inspecteur d'écoles. Enfin nous avons quelque 30,000 Canadien-français, fermiers pour la plupart.

De même qu'un général doit connaitre la force individuelle de ses différents corps d'armée, ainsi nous devons connaître laquelle des forces mentionnées plus haut est la plus sûre, la plus efficiente, la plus nécessaire. J'aurais peur de blesser les autres en en nommant une si la vérité, cette fois-ci, était choquante: mais elle ne l'est pas. Notre plus grande force, l'atout dans notre jeu, c'est . . . les 30,000 fermiers. En effet, retranchez n'importe quelle autre force ou retranchez les toutes, et vous pourrez encore concevoir la victoire comme possible. Retranchez les fermiers, et . . . où en êtes-vous?

Tout à l'heure nous nous sommes demandé, comme peuple, que sommes-nous? Maintenant nous allons nous poser la même question, comme groupe de cultivateurs Canadiens-français de l'Alberta: "Que sommes-nous?"

D'abord, qu'est-ce que le fermier? Le fermier, c'est le seul être qui puisse se dire absolument indispensable à la société. Retranchez le fermier, et le prêtre, le médecin, l'avocat, seront obligés ou de devenir fermiers, ou de mourir de faim. Ceci ne veut pas dire que les autres soient inutiles, mais ils ne sont utiles qu'en tant qu'ils aident aux fermiers, et qu'en définitive, le fermier pourrait s'en passer pour vivre ici-bas. L'agriculture est sans contredit la mère du commerce, et si l'on excepte la chasse et la pêche, elle est aussi la mère de tous les moyens de subsistance que nous connaissons. Sans elle aucune industrie n'existerait ni ne serait nécessaire. L'agriculture est la mère nourricière du monde, elle est le fondement de toute société civile, elle écrit le passé, le présent, et l'avenir de tous les peuples. Seule indispensable, seule première, seule vraiment grande au point de vue économique, telle est l'Agriculture, la profession que nous ont laissée nous aïeux. Comme elle a été le fondement de toute société civile, de même elle sera le fondement, la souche et le tronc de notre survivance dans l'Ouest. Les autres ne seront que les branches, et les feuilles. Il nous faut reconnaitre cet état de choses, et plus vite nous le reconnaîtrons, mieux ce sera, car personne n'y pourra jamais rien changer.

Que sommes-nous donc, fermiers de l'Alberta? Nous sommes la source de vie, nous sommes la survivance. Sommes-nous les plus forts? Oui. Sommes-nous les plus fins? Depuis que le monde existe les fermiers ont fourni les soldats pour défendre le pays. Ils ont fourni au monde et le pain, et l'habit. Ils ont nourri les grands et ont reçu des coups de bâton en retour. Ils ont enrichi leurs maitres, tout en restant pauvres. Ils ont bâti, fait ce qui est l'orgueil des princes, et ils ont été méprisés. Et cependant, les fermiers sont les plus forts. Sont-ils les plus fins? Non, non, mille fois non. Ce n'est que tout dernièrement que les fermiers ont commencé à s'assagir. Ils diminuaient leurs forces en luttant les uns contre les autres, comme des aveugles. Maintenant, un système de coopération va peut-être les sauver. Ils sacrifiaient leurs enfants en chair à canon; peut-être le feront-ils toujours, à moins que la Ligue des Nations . . . (peut-être si les représentants de la Ligue étaient tous des fermiers, le remède serait trouvé, car les fermiers n'ont jamais rien gagné à se faire tuer).

La Science éleva de cent coudées la médecine et les autres industries, laissant l'Agriculture dans l'oubli. Mais aujourd'hui on est convaincu que la Science peut faire quelque chose de plus grand, en aidant l'Agriculture. Aujourd'hui on commence à s'apercevoir que ce n'est pas le médecin ni l'avocat qui a besoin le plus d'instruction, mais le fermier. Le médecin ne sert qu'à sauver une vie fragile et impotente, le fermier soutient toutes les vies, même celle du médecin. Quant aux avocats, je crains bien que si les fermiers étaient instruits . . .

Voici le rêve que nous devrions avoir, nous, fermiers d'Alberta. Faire instruire nos enfants, pour les mettre de front avec les meilleurs specimens du genre humain. Ici nos instituteurs, nos couvents, notre collège nous tendent la main. Ensuite, que nos enfants apprennent leur profession comme toutes les professions sont apprises, c'est-à-dire le plus possible. Les fermiers ne seront jamais trop instruits. Il y a place en Alberta pour autant d'agronomes qu'il y a de quarts de sections. Deux ou trois mille dollars, pris sur une terre pour en instruire le futur propriétaire, sont vite remboursés et au centuple, par les plus grands profits obtenus, et par la satisfaction que l'artiste a à bien faire son oeuvre. Car il ne faut pas en douter, l'agriculture est la profession la plus captivante, la plus agréable, la plus rémunérative qui soit au monde. Le jour n'est pas loin où les fermiers en masse se rendront compte de ce fait, et nous prévoyons une révolution complète, un change du tout au tout de notre manière actuelle de cultiver.

Dans un article précédent, nous disions que c'était la Science qui causait cette déplorable émigration de nos paroisses des environs d'Edmonton. Ne voit-on pas pourquoi, maintenant? Avec la Science grandit le Train de Vie: on ne peut plus vivre de nos jours sans ces admirables commodités, j'allais dire ce luxe, que la Science nous donne de sa main droite: Train de Vie. Si la vie devient plus chère pour le fermier, il lui faut ou faire plus d'argent sur sa terre, ou acheter une autre terre, ou souffrir, ou s'en aller. On ne peut pas toujours acheter une autre terre, on ne veut pas toujours se résigner à souffrir, et comme on ne peut pas faire plus d'argent sur sa terre, on s'en va.

Où vont nos fermiers? Dans le nord. Mais quand le Train de Vie montera dans le nord, où iront-ils? Le temps n'est plus éloigné où il faudra abandonner cette culture extensive pour s'appliquer à la culture intensive. C'est là qu'il faudra la Science. Le fermier ne pourra plus laisser sa terre produire des mavaises herbes au lieu du blé: il lui faudra apprendre à se débarrasser des mauvaises herbes. Le fermier ne pourra plus traire de mauvaises vaches, élever de mauvaises volailles, engraisser de mauvais porcs. Il lui faudra apprendre à arracher à la terre, à ses animaux, à ses machines, le maximum de rendement. Ces brillants résultats, il n'est jamais trop tôt pour les chercher.

S'appuyant tout simplement sur l'histoire qui se répète. Les astres ont toujours évolué de la même manière, l'eau a toujours descendu le courant, le faible a toujours fait place au fort, l'ignorance a toujours fait place à la science, la culture extensive a toujours fait place à l'intensive, alors, quoi de plus facile que de prédire qu'ici, en Alberta, les changements vont être de même? Bientôt chaque fermier aura moins de terrain, mais il cultivera mieux, il vendra mieux. N'est-ce pas là de l'optimisme? Non, c'est l'inévitable.

Aujourd'hui, nos fermiers Canadiens cèdent la place aux Allemands et aux Russes. Ceux-ci savent peut-être mieux cultiver dans certains cas, mais c'est très rare: ils chassent nos Canadiens parce qu'ils savent mieux souffrir. Ils ne suivent pas le Train de Vie. Ils travaillent dur, mangent peu, s'habillent encore moins, vont à pied au lieu d'en automobile, ne font aucune dépense inutile et très peu d'utiles; mais ça ne tiendra pas. Ils vendront eux aussi, plus tard, quand ils s'apercevront qu'ils font plus d'argent à vendre qu'à cultiver. Et c'est en dernier lieu l'agriculteur scientifique, celui qui peut produire plus avec moins, qui prendra la place. Fasse le ciel que ce soit un Canadien.

En attendant, un remède pour cette émigration. Que ceux qui ont des terres à vendre les tiennent bien fort jusqu'à ce qu'ils trouvent un acheteur Canadien. Que ceux qui sont plus riches fassent instruire leurs enfants, et qu'ils achètent ces terres des Canadiens qui s'en vont. IL FAUT GARDER LE TERRAIN, notre survivance en dépend. Vendons-le, et la belle oeuvre de nos pères s'éteindra ici, en Alberta.

Wilfrid BOISVERT.

L'apiculture dans l'Est et l'Ouest

(Notes des fermes expérimentales)

Dans un pays aussi vaste que le Canada, la flore et le climat présentent naturellement des variations considérables. Ce sont deux facteurs très importants sur lesquels l'apiculteur n'exerce que peu ou point de contrôle, et dont il doit tenir strictement compte cependant, lorsqu'il arrange son système d'exploitation. L'apiculture se pratique aujourd'hui sur une échelle plus ou moins grande, dans toutes les provinces du Canada, mais le degré de succès que l'on obtient varie beaucoup suivant la nature de la flore et les conditions de climat. Les ruchers sont assez rares dans les Provinces Maritimes, l'Ile du Prince-Edouard, la Nouvele-Ecosse et le Nouveau Brunswick, mais rien ne s'oppose à ce que le nombre en soit augmenté. La flore est excellente, elle fournit une quantité continuelle de nectar et de pollent, du printemps à l'automne; il y a au moins une plante mellifère, le trèfle, dont on peut obtenir un bon surplus. Les conditions de climat n'y sont pas tout-à-fait aussi favorables que dans les provinces plus à l'Ouest, mais on peut obtenir une bonne récolte moyenne dans la plupart des années. Les notes de la ferme expérimentale de Nappan montrent que l'on a obtenu une moyenne de plus de 100 livres par ruche pendant une période de dix ans. La flore des provinces de Québec et d'Ontario est très semblable à celle des Provinces Maritimes, mais le mélilot, le sarrazin, deux gros producteurs de nectar, sont plus abondants dans certaines localités. Les conditions de température sont aussi plus favorables et la rentrée du miel est plus sûre. Sans doute la récolte fait parfois défaut dans certaines saisons, et dans certaines localités, mais c'est comme partout ailleurs. Elle a été très bonne dans les provinces de l'Est l'année dernière. Les Provinces des Prairies ne font que se mettre à l'apiculture, mais leur développement est rapide. L'introduction et la multiplication du mélilot font de ces provinces un paradis pour les apiculteurs. La luzerne a une très grande importance dans les districts irrigués de l'Alberta. Les conditions de climat sont favorables également à la sécrétion et à la cueillette du nectar, et on obtient de grosses récoltes de miel. La saison dernière n'a été égale à la moyenne à cause de la sécheresse, et cependant on signale des rendements de plus de deux ecnts livres par ruche. La Colombie-Britannique offre de superbes occasions à l'apiculteur, ses vallées fertiles abondent en plantes mellifères de toutes sortes qui garantissent une bonne récolte, surtout là où l'on cultive le mélilot et la luzerne. Les conditions de climat ne sont pas toujours des meilleures, mais le développement soutenu de l'industrie a fait voir qu'elles ne sont pas essentiellement mauvaises. Le Ministère fédéral de l'Agriculture maintient des ruchers d'expérimentation dans toutes les provinces et tous ceux qui veulent avoir des renseignements au sujet de l'apiculture peuvent en obtenir gratuitement en s'adressant à ces ruchers.

C. B. GOODERHAM,
Apiculteur du Dominion.



L'adoration des Rois-Mages

La vache à deux fins

(Notes des fermes expérimentales)

La vache à deux fins existe-t-elle réellement? Certains en doutent encore. Il est de fait cependant que beaucoup de vaches Shorthorns, d'un bon type de boucherie, produisent suffisamment de lait pour laisser un bénéfice à leur propriétaire, sans compter leurs veaux qui font de bons animaux d'engrais. Ce sont là les qualités que l'on recherche dans les bêtes à deux fins, et ce'st la raison pour laquelle beaucoup de cultivateurs préfèrent cette espèce de Shorthorn à toutes les autres catégories de bestiaux. Aucun éleveur de vaches à deux fins ne prétend concourir avec les vaches du type laitier pour la production moyenne de lait par tête; il ne prétend pas non plus concourir avec les vaches de boucherie, mais ce qu'il affirme, c'est qu'il vient en tête au point de vue du bénéfice net à la fin de l'année.

Le troupeau Shorthorn ne contenait pas de laitières phénoménales lorsqu'il a été établi à la Station expérimentale fédérale de Scott, Sask. Pendant les huit années suivantes, deux vaches ont produit jusqu'à 8,000 livres de lait, six plus de 6,000 livres et onze plus de 5,000 livres. Ce troupeau a été examiné par un grand nombre de visiteurs; personne n'a jamais mis en doute l'aptitude à la boucherie de ces animaux, et nous avons une longue liste de gens qui désirent avoir des sujets reproducteurs. Les productions que nous venons de mentionner ont été obtenues sans forçage exagéré. Pendant l'hiver le mélange de grain employé se composait de 500 livres d'avoine concassée, 100 livres de son et 100 livres de tourteau de lin. On donnait de 6 à 10 livres de ce mélange par tête et par jour en y ajoutant du foin de prairie et de l'ensilage de tourne-sol. Pendant l'été, lorsque les vaches étaient au pacage un léger repas d'avoine concassée était distribué au moment de la traite. Le mélange de grain pour l'année 1929-30 a été modifié pour l'alimentation d'hiver. Il a la composition suivante: 300 livres de son, 300 livres d'avoine concassée, 150 livres d'orge concassé et 200 livres de tourteaux de lin.

Depuis l'automne 1927 le taureau de troupeau est "Red Marquis" 15496—issu de Thanet Marquis (importé) lequel a engendré White Molly qui a produit 18,346 livres de lait. La mère de Red Marquis était Rosebut 12 (importée) qui a produit 11,629 livres de lait.

E. VAN NICE,
Station expérimentale fédérale,
Scott, Sask.

Girouxville

Température

Depuis la Noël que nous jouissons d'un "chinook" en règle, ce qui veut dire deux semaines rondes de temps doux, pour être bien compris des lecteurs de partout . . . Il ne faut pas croire que ce temps doux était brumeux, pluvieux, venteux . . . rien de tout cela . . . pas de vent, à peine une légère brise tiède qui menaçait de faire disparaître notre si précieuse couche de neige. Le thermomètre n'est pas descendu en bas de 30 comme moyenne, en dessus de zéro bien entendu, même il est monté jusqu'à 50 pendant quelques jours et même encore, pour tout dire, il y a eu une fine pluie qui est tombée sur la région, l'espace de quelques minutes . . . Chose inouïe et presque scandale chez les pionniers qui onques n'avaient vu pareille anomalie depuis 45 ans . . .

Si nous appuyons un peu plus sur ce sujet, c'est pour bien faire entrer dans l'esprit de ceux qui ne sont pas au courant de notre climat que nous ne sommes pas si à plaindre que l'on tente de le faire croire et que les journaux annoncent à grands reforts de titres . . . Grand froid dans l'Ouest, etc., etc. . . thermomètre descendu à 42 en bas de zéro, etc., vague de froid intense . . . on n'en finit plus . . . et lorsque le "chinook" tient bon pour plus d'une semaine, on ne souffle plus mot . . . Pourquoi 2 poids et 2 mesures? . . . affaire d'habitude, sans doute . . .

Permettez-moi de citer textuellement d'un journal de l'Est: "En Saskatchewan et au Manitoba, le mercure est descendu entre 30 et 40 degrés dessous zéro. Pas un brin de neige n'est tombé dans l'Ouest pour tempérer la vague de froid piquant comme le dard d'une abeille". Ceci était écrit le 18 . . . le 19, je cite: "Le froid intense qui sévit en ce moment dans l'Ouest est probablement un échantillon du temps qu'il fera en janvier et février. Hier le thermomètre est descendu entre 28 et 40 en-dessous de zéro, ce qui est plutôt habituel qu'exceptionnel dans les trois provinces de l'Ouest."

Après cela on tire le rideau . . .

—Corr.

Patronnez nos annonceurs

Échos de la Presse

Les Vénérables Martyrs anglais

Le 15 décembre dernier a eu lieu la béatification de 136 martyrs anglais, qui, sous les règnes d'Henri VIII, d'Elisabeth, de Jacques I et de CharlesII, c'est-à-dire en 1537 et en 1680, donnèrent leur vie pour la foi chrétienne en témoignage de leur fidélité à l'Eglise romaine. Leur nombre imposant et la variété de leur classe sociale ou de leur profession ne manquent pas d'intérêt: 65 prêtres séculiers, 35 laïcs, 3 femmes, 1 Minime, 1 chevalier de Malte (Saint-Jean), 2 Franciscains, 21 Jésuites et 88 Bénédictins.

Huit jours plus tard, le 22 décembre, avait lieu la béatification d'un autre Jésuite écossais, le vénérable Jean Ogilvie, dont la cause fut introduite dès 1629. Celle des martyrs anglais ne le fut qu'au XIXème siècle; en 1874, une liste de 360 martyrs fut présentée au Saint-Siège et le 29 décembre 1886, Léon XIII approuvait le culte que les fidèles d'Angleterre vouaient déjà à 54 d'entre eux. Le même Souverain Pontife ajoutait, le 13 mai 1895, neuf martyrs au nombre des Bienheureux. Après examen attentif des documents, il avait signé, le 9 décembre 1886, le décret d'introduction de la cause de 253 martyrs, qui, selon l'usage d'alors, devenaient par le fait même Vénérables. C'est de ce nombre que furent détachés les martyrs qui viennent d'être béatifiés.

C'est une nouvelle gloire pour l'Eglise de Rome, un honneur et un nouveau stimulant pour les catholiques d'Angleterre. On sait en effet les luttes qu'ils ont eu et qu'ils ont encore à soutenir pour garder et propager leur fidélité à Rome. Elisabeth et les Stuarts avaient tout fait pour détruire la foi dans la vie de la nation anglaise. La résistance fut tenace; car malgré les menaces de l'autorité royale, des contingents de prêtres arrivaient sans cesse des Séminaires établis à l'étranger pour tenir en éveil la foi des persécutés. Les exécutions finirent en 1671 avec celle du Bienheureux Plunkett; mais, jusqu'à la fin du XVIIème siècle, plusieurs confesseurs de la foi languirent dans les prisons; les amendes, les tracasseries, l'inaptitude légale de tout catholique à remplir une fonction sociale, rien ne fut épargné. Aucun catholique ne pouvait devenir avocat, médecin ou officier de l'armée de terre ou de mer. Ce n'est qu'en 1829 que commença pour les catholiques une ère de liberté qui leur permit d'occuper quelques charges publiques, et même après 1926, où, grâce aux beaux exemples de courage donnés par les catholiques durant la guerre mondiale, l'on biffa du code les lois écartant les catholiques de certaines fonctions, il reste encore pratiquement admis que ni le roi ni le lord Chancelier ne peuvent être catholiques.

Cependant la vie catholique est de jour en jour plus intense en Angleterre. Alors que les protestants se plaignent que leurs églises se vident et que plusieurs d'entre eux voient la faiblesse de leur religion, qui, prenant tant de formes dans le même pays, se désagrège, les catholiques surgissent de partout et leurs églises débordent de fidèles. Malgré des difficultés de tout genre; malgré les charges très lourdes des écoles séparées qu'il faut soutenir, malgré les ennuis occasionnés par les changements incessants de programmes dans les écoles primaires, etc., les catholiques occupent de fortes positions; les préjugés entretenus si longtemps contre eux et contre leur fidélité à leur foi romaine tombent peu à peu, les esprits s'ouvrent plus facilement et avec plus de sympathie aux explications et aux lumières de la foi.

Puissent les martyrs anglais user de leur puissance auprès de Dieu pour hâter le jour où toute la nation anglaise reviendra au Christ et à son Eglise.

—Le Devoir

Picardville

On annonce pour mercredi le 15 janvier, le mariage de Philippe Meunier, fils de M. Joseph Meunier de Morinville à Emma Breault, fille de M. Henri Breault de Picardville.

Samedi dernier, le 4 janvier, le district Racine procéda à l'élection d'un nouveau commissaire d'école. Le choix fut heureux, ce fut M. Joseph Lebel, qui fut l'élu. A M. Lebel nos félicitations et succès dans sa nouvelle charge.

Mme Thomas Ouellette nous informe qu'elle tient maintenant au village à la résidence de M. Cyprien Garon, un atelier de couture, de réparation d'habits, vêtements, etc.

Mlles Breault, Nadeau et Roberge, après leurs vacances des fêtes à Picardville, s'en retournent les unes au couvent de Morinville, les autres au couvent d'Edmonton.

M. Johnny Frigon vient de faire l'entrée de son petit garçon au couvent du Sacré-Coeur à Legal.

De passage au presbytère, M. l'abbé Elias Gagnon, porfesseur au Juniorat Saint-Jean à Edmonton. —Corr.





L'adoration à la Crèche

(Qu'est-ce que) L'Evangile !

"UNE HISTOIRE"

De nos jours, on n'aime que les histoires, on ne lit que des histoires. Mais de toutes les histoires, la plus belle, la plus attachante, la plus sublime qui fut jamais écrite est bien l'Evangile. C'est une histoire dont l'auteur principal n'est pas autre qu'un Dieu; dont le héros principal est un Dieu: qui, par un effet incompréhensible de son Amour pour ses pauvres créatures, descend des splendeurs de sa demeure céleste, prend l'habit de notre chair afin de vivre avec nous, à côté de nous comme un ami avec son ami, un frère avec ses frères, un père avec ses enfants, et de leur enseigner par sa parole et son exemple le chemin qui mène à la vraie vie—au bonheur éternel de son palais céleste.

L'Evangile est un livre qui surpasse tous les autres de la hauteur de l'infini; un livre qui raconte en détail la vie, les paroles, les actes de l'"Infinie Sagesse", de la "Suprême Bonté", de l'"Eternel Amour" pendant ce temps béni où Il foulait la poussière de notre globe et ensanglantait ses pieds aux pierres de nos chemins.

En lisant ce livre avec foi et amour, nous pouvons suivre, pas à pas, notre divin Sauveur "allant de ville en ville, de bourgade en bourgade, guérissant les malades et prêchant l'Evangile du Royaume"; avec Lui nous gravissons les sentiers abruptes des montagnes de la Judée, avec Lui nous voguons sur les flots courroucés; debout à ses côtés, pour ainsi dire, nous pouvons entendre tomber de ses lèvres bénies Ses paroles de vérité et de vie qui renouvelèrent la face de la terre, à nos oreilles, parviennent les sanglots qui s'échappèrent de la sainte Poitrine lorsqu'Il pleurait sur Jérusalem, sur son peuple et sur sa patrie malheureuse.

Aussi heureux que ses apôtres, grâce à ce livre bienheureux, nous entendons encore aujourd'hui les mêmes vérités divines qui coulèrent alors de ses lèvres et il nous semble qu'elles sont encore toutes chaudes et fraichement sorties de son divin coeur. Pour nous aussi bien que pour les foules qui l'écoutaient pendant sa vie mortelle, notre adorable Maître répète ces paroles si douces et si belles: "Je suis le Bon Pasteur, Je donne ma vie pour mes brebis. Je suis venu pour chercher et pour sauver celles qui étaient perdues! Je suis venu afin qu'elles aient la vie et qu'elles l'aient en abondance, car "Je suis la Voie, la Vérité et la Vie". Celui qui croit en moi aura la vie et Je le ressusciterai au dernier jour." Venez donc à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, venez et je vous ranimerai. En moi seul vous trouverez le repos de vos âmes."

Pour élever nos coeurs au-dessus des tristesses et des misères de cette terre, notre aimable Sauveur nous ouvrira, dans ce livre béni, les radieuses perspectives de son royaume céleste. Il nous enseignera, en des entretiens combien ineffables, le secret de la vraie paix et de la vraie joie qu'on ne trouve pas en ce monde. Comme à ses auditeurs de la Galilée, Il nous racontera les choses de Dieu et celles de l'âme, celles de la vie qui passe comme celle qui ne finit pas, et ces choses Il nous les dira avec tant de charmes, que, comme les foules ravies, nous ne pourrons nous rassasier de l'entendre, et, comme elles, oublieux même des nécessités de l'existence, nous voudrons le suivre partout, jusqu'au fond des déserts. "Et alors passeront devant nos yeux, comme si nous y eussions été réellement présents, toutes les scènes auxquelles Il a pris part, tous les prodiges que multipliaient sans cesse ses mains bienfaisantes, prodiges de puissance, prodiges de miséricorde, prodiges d'amour! Devant nos regards ravis Il calmera la fureur des flots; Il nourrira avec quelques pains d'orge des milliers de personnes; Il guérira tous les malades qui imploreront sa miséricorde; aux aveugles Il rendra la vue, l'ouïe aux sourds, la force et l'agilité aux paralytiques et aux boiteux. Devant nous les lépreux se dépouilleront de leur lèpre comme d'un manteau usé, les démons s'enfuiront des corps des possédés en poussant des cris de rage, les morts mêmes se lèveront sur leur séant et se mettront à parler.

Cette vie unique en beauté, en bonté, en sainteté, en charme puissant, sera couronnée par la mort la plus infamante et la plus cruelle. Quelques traits de plume de notre témoin oculaire suffiront à faire revivre pour nous cette catastrophe d'une portée infinie, depuis les coups de fouets et les crachats du Prétoire jusqu'aux ignominies et aux tourments de la croix.

Nous ayant conduits comme par la main de la crèche à la croix notre Guide nous mènera plus loin que la mort, jusqu'aux gloires de l'Ascension et avec les apôtres et les disciples qui entouraient la Mère des Douleurs, il nous laissera les yeux rivés sur le ciel dans un transport de ravissement et d'extase. Et quand ce livre béni cessera de nous parler, de nos poitrines s'échapperont ces cris d'admiration enthousiaste: "Non! jamais homme n'a parlé comme cet homme! Non, jamais homme n'a agi et vécu comme Lui."

L'Evangile c'est donc Jésus-Christ lui-même continuant sa vie et sa prédication divine pour nous; c'est Jésus-Christ redevenu notre compagnon de route, notre maître, notre frère! L'Evangile, c'est tout cela, et voilà que, rendu à ce point, il semble que je n'en ai rien dit. L'Evangile c'est tout cela et beaucoup plus que cela encore. Lisons-le donc souvent et bientôt nous l'apprendrons.

(à suivre)

Girouxville
Souhaits agricoles

Qu'il nous soit permis d'égrener nos souhaits et de les détailler en faveur de la classe agricole qui représente le capital-fonds de réserve d'une nation, par conséquent, la partie la plus importante.

A notre patrie de l'Ouest canadien, patrie agricole par excellence, nous souhaitons de "meilleurs" cultivateurs ou des cultivateurs "meilleurs", plus progressifs, plus "à la mode" . . . j'entends par là, meilleure culture sous tous rapports et surtout, plus variée, plus en rapport avec les besoins et l'évolution des temps; une culture mixte à base d'élevage et d'industrie laitière. A bas la routine et la culture d'une seule céréale! ayons plusieurs cordes à notre arc et n'allons pas mettre tous nos oeufs dans le même panier! c'est trop vieux jeu et trop aléatoire . . . comme on dit en anglais: "safety first". Assurons-nous des revenus de différentes sources qui ne peuvent manquer toutes à la fois.

Avec la mise en pratique de ce premier conseil-souhait à nos cultivateurs, base de notre édifice national, viendra nécessairement une plus grande prospérité: celle-ci engendrera un plus grand confort; cette dernière résultante devrait encourager nos cultivateurs à rester sur leurs fermes et en particulier, inciter les jeunes à s'attacher davantage à ce qui demeure et qui est mieux qu'une assurance sur vie, parceque'elle repose sur un bienfonds inépuisable et impérissable.

Donc, une abondante récolte pour l'année 1930, un marché avantageux pour la vente des produits de la ferme et une administration serrée et intelligente de ces biens dont la Providence fera distribution libérale en faveur de tous ceux qui mettent en Elle leur confiance, mais qui commencent d'abord par s'aider eux-mêmes suivant le vieux proverbe toujours vrai: "Aide-toi, le ciel t'aidera" . . . mais commence par t'aider . . .

Ainsi se réaliseront nos souhaits pour le plus grand bien de tous, car si l'agriculture se porte bien, est prospère, rémunératrice, toutes les autres classes de la société en bénéficieront, parceque l'agriculture demeure toujours la base solide, inébranlable de toute vraie prospérité.

Cultivateurs, fermiers de l'Ouest, attachez-vous à votre "noble" profession; aimez la, parce que votre, parce que noble, parce que solide, parce que vertueuse, parce que celle qui vous rapproche le plus de votre Créateur et Maître suprême. Faites-la aimer de vos fils en leur inculquant des principes terriens et en leur montrant des résultats encourageants. Enfin que les jeunes filles de la campagne soient soumises, affectueuses de leurs devoirs, aimant les joies familiales à la campagne, préférant demeurer dans leur condition plutôt que d'aller encourir les dangers de toutes sortes semés sur leurs pas dans les grandes villes où, d'ailleurs, elles se seront que des "déclassées, des déserteuses et trop souvent des victimes toutes prêtes à l'immolation de ce qu'il y a de plus cher, de plus précieux, de plus sacré chez la femme . . ."

J. A. Normandeau, Ptre.





Ce que font les Ukrainiens en Alberta

Ce que les Canadiens-français peuvent faire.

Les journaux nous ont rapporté les délibérations d'un congrès ukrainien qui eut lieu à Edmonton récemment.

On y décida de prélever un fonds de $1,000,000.00 parmi les ukrainiens du Canada afin de construire une cathédrale à Winnipeg et un collège à Edmonton pour les gens de cette nationalité. Remarquez ceci: il y est dit dans le rapport que ces deux institutions seront construites pour les gens de nationalité ukrainienne seulement.

Suivant le plan, 1,000 ukrainiens devront contribuer $1,000. chacun. Déjà 26 personnes, presque toutes de la jeune génération, ont donné leur adhésion, leur contribution. On s'attend que 200 personnes supporteront le plan dans cette province seulement.

En lisant le rapport de ce congrès, je pensais à notre situation au point de vue national dans notre province. "La Survivance" nous a appris ces jours derniers que des patriotes avaient eu l'heureuse idée d'envoyer un cadeau de Noël à l'A. C.F.A. cette année. D'autres ont emboîté le pas et l'on a laissé la liste ouverte pour le jour de l'An et la fête des Rois. Espérons que les cadeaux continueront d'affluer à la caisse de l'A.C.F.A. Certes, la générosité de nos gens en cette province ne connait plus de bornes. On en est donc arrivé à cette conclusion enfin qu'il faut fournir à notre A.C.F.A. l'aliment nécessaire à son existence. Remarquez que nous avons toujours eu l'élément nécessaire; il nous manquait l'aliment. Du train où vont les choses, nous aurons les deux avant longtemps.

Maintenant puisque 200 ukrainiens peuvent fournir $1000.00 chacun pour soutenir leurs oeuvres n'y aurait-il pas moyen de trouver dans la province de l'Alberta 100 bons "Canayens" pouvant faire un cadeau de $25. chacun à l'A.C.F.A.? Nous dépensons de l'argent à toutes fins, surtout à l'époque des fêtes. Ayons au moins une pensée pour l'A.C.F.A. Ceux qui le peuvent devraient se faire un devoir d'envoyer leur chèque avec lettre explicative au secrétaire-général de l'A.C.F.A. L'adresse est facile à trouver et à retenir: 9664 avenue Jasper. Soyez assurés qu'en ce faisant, vous serez satisfaits de votre geste. Vous aurez donné à vos fils et à vos filles un exemple de générosité et de vrai patriotisme. Ils béniront votre mémoire lorsque vous serez disparus, et seront fiers de se dire que leur père était considéré comme un patriote, comme un généreux bienfaiteur de sa race.

DONATEUR.

Le meilleur client des Etats - Unis, c'est le Canada

Washington.—La chambre de commerce des Etats-Unis vient d'annoncer que le Canada reste encore cette année le meilleur client de notre pays. Les Canadiens ont acheté chez nous pendant les neufs premiers mois de l'année pour une valeur de 600 millions de plus qu'en 1928. Ceci équivaut à presque les achats combinés de l'Allemagne, de la France, du Japon et de l'Argentine. Le Canada a importé des Etats-Unis pour $739,481,000 de marchandises; et les Etats-Unis ont acheté du Canada pour une valeur de $378,261,000.

Brûlés à mort

Un incendie détruisait la demeure de John Adams, samedi matin, à quelques milles de Ponoka. Il y perdit la vie ainsi que son petit fils âgé de 12 ans.

REGINA.—Une commission a été établie pour enquêter sur les conditions mentales en Saskatchewan.

LE CARNET D'UN PARISIEN

En apportant aux lecteurs de "La Survivance" mes souhaits de bonheur et de prospérité pour l'année 1930 je m'excuse d'être en retard. La distance en est la cause et, comme chacun sait, les câbles transatlantiques ont été fortement endommagés aux environs de Terre Neuve, rendant ainsi les communications écrites plus lentes. Pour quelque temps je serai obligé de me servir de la voie postale comme le commun des mortels, et les nouvelles de France seront parfois en retard. Je souhaite que ce contretemps n'enlève rien à l'intérêt que nos cousins du Canada portent aux choses de France et à l'amitié qu'ils nous ont conservée si fidèlement.

Le deuil national de la mort de Clemenceau a eu son témoignage public le 1er décembre sous forme d'une émouvante manifestation à la Tombe du Soldat Inconnu à l'Arc de Triomphe. Le Poilu et le Père de la Victoire ont reçu l'hommage des autorités et du peuple, de la jeune armée et des vétérans. Le défilé a duré presque toute la journée et depuis celui de la Victoire il y a dix ans, aucune manifestation plus impressive n'avait eu lieu à la Place de l'Etoile. En 1919 c'était la joie exubérante de la libération avec les musiques, les fanfares, les tambours et les clairons, tandis que le premier décembre la foule a offert l'hommage du silence et de la douleur impressionnante d'un peuple.

Et maintenant les librairies offrent au public **"Le Silence de Clémenceau"**, mémoires parlés de celui qu'on appelait le Tigre. Ils sont dus à la plume de son secrétaire M. Jean Martet. Les journaux en ont déjà publié des extraits et le volume disparait avec rapidité. Inutile de dire que c'est l'événement littéraire du jour. D'autres volumes sont et seront édités sur Clémenceau et les événements auxquels il a été mêlé, il est douteux qu'aucun n'atteigne jamais le tirage des Mémoires parlés de Jean Martet.

oOo

L'époque est aux centenaires, on célèbre celui de la "Revue des Deux Mondes". A cette occasion une exposition a été organisée à l'hôtel Charpentier, sorte de revue littéraire qui couvre les évènements du siècle dernier.

Le premier numéro de la Revue des Deux Mondes parut le 1er août 1819 à Paris. Elle écrivait en épigraphe à la première page de sa première livraison cette pensée de Pope: "Party is the madness of many, for the gain of a few". Que les temps sont changés!

oOo

Les sports d'hiver se pratiquent aussi dans la Capitale, mais comme nous n'avons pas de neige pour faire du ski, le Touring Club a organisé une piste artificielle. La neige est constituée par une couche d'acide borique en paillettes répandue sur un tapis spécial. C'est très glissant . . . et hygiénique.

oOo

Les Souverains d'Italie sont allés rendre visite au Souverain Pontife le 5 décembre, scellant ainsi d'une façon solennelle la reconciliation du Saint-Siège et de la maison de Savoie.

Ils ont été reçus avec le cérémonial extraordinaire que comportait une telle circonstance. De riches présents ont été échangés.

Le mariage du fils ainé du roi d'Italie doit avoir lieu prochainement avec la fille du roi des Belges. De grandes fêtes sont en préparation pour cet événement. Les couturiers de Paris sont très occupés; la mode exigeant des robes longues, il est urgent que tout le monde soit à la mode. Ceux qui connaitraient les empêchements à ce mariage sont priés de ne pas tirer sur le jeune couple, comme un Italien a cru devoir le faire lors de la visite du jeune prince à Bruxelles dernièrement. L'attentat a été heureusement sans conséquences fâcheuses. Les relations diplomatiques n'en ont pas souffert et les jeunes fiancés qui ont reçu ensemble le baptême du feu n'en sont que plus unis et plus sympathiques.

oOo

La revue Franco-Américaine, Paris Comet, organise avec l'appui du journal l'Intransigeant, un concours dans le but d'offrir à un jeune Français et à une jeune Française un voyage gratuit de neuf semaines en Amérique. Il suffit pour courir la chance de gagner le prix de répondre en quarante lignes à cette simple question: "Pourquoi je voudrais visiter les Etats-Unis." Les lauréats dotés d'un trousseau fourni par les meilleures magasins de Paris s'embarqueront le 25 mars sur "L'Ile-de-France." Voilà une idée pour le prochain concours de français de l'Alberta!

oOo

A l'occasion de l'Exposition internationale coloniale le sous-secrétaire d'Etat aux Colonies, M. Alcide Delmont a autorisé l'émission de quatre nouveaux timbres. Le concours avait réuni 76 concurrents et témoigne d'un bel effort artistique. Avis aux collectionneurs.

oOo

Les amis du Général Brutinel, à Edmonton, apprendront avec plaisir le mariage de Mlle Raymonde Brutinel avec M. Paul Robert, fils de M. Joseph Robert, directeur de la Banque Canadienne Nationale, à Paris. Le mariage a été célébré à l'église Saint-Louis à Garches, Seine et Oise. L'amitié franco-canadienne est toujours vive de ce côté de l'océan et les nombreux témoignages reçus par les nouveaux époux et leurs familles, montrent que ces sentiments sont partagés au Canada.

oOo

Son Eminence le Cardinal Verdier, successeur du Cardinal Dubois au siège de Paris est allé présenter ses hommages au Président M. Doumergue, avant de partir pour Rome, où il sera consacré par Sa Sainteté le pape Pie XI en personne. L'entrevue a été des plus cordiales et fait présumer la continuation des bonnes relations, entre le Gouvernement Français et le chef du diocèse de Paris, si heureusement établies par les prédécesseurs du nouveau titulaire qui, lui-même, jouit de l'estime et du respect général dans les milieux officiels.

PARISIEN.

Le curé de Saint-Grégoire

Les habitants de Saint-Grégoire (descendants de Normands à n'en pas douter) ne pouvaient rien faire, rien conclure sans avoir recours aux hommes de lois. Aussi ces derniers étaient loin de se plaindre de l'esprit chicanier des gens de Saint-Grégoire. Le bon curé qui voulait sincèrement le bien de son troupeau était peiné de constater ce travers de ses gens. Or, on célébrait à la fête de St-Joseph, et voici comment le bon curé de St-Grégoire sut tirer parti de cette solennité pour corriger ses paroissiens de cet esprit chicanier.

"Nous célébrons aujourd'hui la solennité de Saint-Joseph. Mon intention est de vous le proposer comme modèle d'obéissance. Du reste, nous pouvons résumer toute la vie de Saint Joseph par ce seul mot: L'obéissance. Voyez, un ange le réveille pendant la nuit: "Joseph, lève-toi, prends la mère et l'enfant et passe en Egypte." Il n'a pas raisonné, discuté, parlementé, tergiversé; il prit la mère et l'enfant et passa en Egypte. Mais, mes frères, si Saint-Joseph avait été de Saint-Grégoire, croyez-vous que les choses se seraient passées ainsi. Enfin, pourquoi pas attendre au matin et après tout, qu'ai-je à faire en Egypte? Nous allons discuter les choses avec les avocats. Mais, mes Frères, Saint-Joseph n'était pas de Saint-Grégoire. Une fois en Egypte, après la mort d'Hérode, encore dans la nuit, l'ange le réveille: "Prends la mère et l'enfant et retourne en Galilée". Alors Saint-Joseph n'a pas discuté, raisonné, parlementé, tergiversé. Mais si Saint-Joseph avait été de Saint-Grégoire, pensez-vous que les choses se seraient passées ainsi? Enfin, est-ce que vous voulez vous payer de ma tête, me faire trotter ainsi de Galilée en Egypte et d'Egypte en Galilée? Nous allons consulter les avocats pour en avoir le court et le long. Non, mes Frères, Saint-Joseph n'était pas de Saint-Grégoire. Malheureusement, il y a beaucoup de paroisses qui n'ont pas Saint-Grégoire pour patron, mais où règne ce même esprit chicanier. Que de gens comme Gareau qui veulent en remontrer à leur curé.

VERS LA BEAUTE

Pour lui faire le don d'un amour digne d'elle,
Depuis que j'ai vingt ans j'ai cherché la Beauté;
Et c'est elle toujours que mon désir appelle
Du fond de mon coeur tourmenté.

Je la cherchais pourtant où d'autres l'ont trouvée,
Dans l'envol d'une ogive ou le feu d'un vitrail,
Ou la scène biblique ingénument gravée
Au tympan d'un ancien portail.

Dans la grâce mystique et pure des madones
Qu'en son cloitre—à genoux—peignait Angelico,
Dans la montagne où pour me griser tu résonnes,
Troublante chanson de l'Echo!

Plus tard, j'en ai cherché le secret dans les âmes,
Celle que la foi garde et que l'amour fleurit,
Que le monde peut-être écrase de ses blâmes,
Mais que Dieu comprend et chérit.

Les héroïques, les candides, les sublimes,
Les coeurs qui toujours ont fait ce qu'ils ont dû,
Et jusqu'aux égarés qui, du fond de leurs crimes,
Pleurent le Dieu qu'ils ont perdu.

Mais dans les coeurs humains comme dans la nature,
Je n'ai trouvé, Seigneur, que des reflets pâlis,
Qu'une ombre de parfum, qu'un reste de murmure
Echappés à vos paradis.

Alors, vous m'avez pris l'âme et l'avez broyée,
Vous avez, sur mes yeux, mis le voile des pleurs;
Vous avez pris ma vie et vous l'avez ployée
Sous le faix des pires douleurs,

Vous m'avez fait obscur, moi qui rêvais de gloire
Moi qui rêvais d'amour, vous m'avez laissé seul,
Au point que mes deux bras tendus dans la nuit noire
N'y rencontrent plus qu'un linceul.

Et pourtant dans cette ombre où ma vie agonise,
De bataille en bataille, et d'effort en effort,
Sans craindre que mon coeur se lasse ou bien se brise,
Je marcherai jusqu'à la mort.

Car la Beauté qu'en vain, je cherchais par la route,
L'introuvable Beauté de mes rêves d'enfant,
Il me semble qu'enfin je vais la tenir toute
Au fond de mon coeur triomphant.

Et c'est votre Beauté, mon Dieu, la vôtre même,
Que contemplent là-haut les peuples et les rois,
Mais dont s'enivrent seuls, avant l'heure suprême,
Ceux que vous clouez à la Croix.

Roger de CONDE

80 personnes perdent la vie en Ecosse

La plupart sont des enfants.— Cent-cinquante blessés

Paisley, Ecosse.—S.P.C.—Quatre-vingts personnes, en majorité des enfants, ont perdu la vie dans l'incendie d'un théâtre de vues animées.

On donnait une matinée populaire lorsque le feu s'est échappé de la cabine de l'opérateur et a envahi rapidement tout l'amphithéâtre.

Environ 150 enfants ont été transportés à l'hôpital souffrant de brûlures et de contusions générales au cours de la panique qui se produisit. A la vue des flammes il se fit une poussée générale vers les sorties qui furent bloquées par les garçonnets et les fillettes qui s'écrasèrent les uns sur les autres, alors que dehors les pompiers et les parents étaient presque impuissants à les secourir. Il y avait un tel nuage de fumée que les sauveteurs durent se servir de masques; plusieurs des victimes furent asphyxiées.

Pendant plusieurs minutes ce fut un va-et- vient continuel des ambulances transportant les petites victimes les unes mortes et les autres sans connaissance. Toutes les mesures d'urgence furent prises pour donner tous les soins nécessaires aux petits blessés.

Au Canadian Club

LE GENERAL SMUTS

Le Devoir publie l'article suivant, dû à la plume d'Emile Benoist que nos lecteurs seront heureux de lire.

Sous la présidence de M. J.-C. Kemp le **Canadian Club** de Montréal aura été particulièrement heureux. Il aura eu comme conférenciers de l'extérieur des Européens aussi en vue que MM. Ramsay MacDonald, Winston Churchill, J.-H. Thomas, le lieutenant colonel Amery. Hier midi, comme cadeau du jour de l'an, M. Kemp offrait aux membres du **Canadian Club** une causerie par le général Smuts.

On pourrait s'appeler Smuts et être Anglais ou d'origine anglo-saxone. Ça n'est pas le cas du général. Le prénom de ce Boer, Jan Christiaan, laisse tout de suite supposer une ascendance nordique, c'est-à-dire du nord de l'Europe. Je connais même quelqu'un — M. L'homme, pour ne pas le nommer — qui ferait volontiers du général Smuts un descendant des Norsemen et un cousin germain des Normands.

Il est certain, en tout cas que M. Jan Christiaan Smuts, général et **Right Honourable**, n'a rien de l'Anglo-Saxon. Au physique, il n'est ni grand ni petit. Il est dans la bonne moyenne. Il a tout à fait le type du médecin canadien-français. On se demande auquel des deux il ressemble le plus, au Dr Prince ou au Dr Télesphore Parizeau.

Le général Smuts parle bien l'anglais mais il le prononce avec un accent qui n'est pas du tout l'accent de Londres. Au point de vue linguistique, le général Smuts est un peu dans le cas de M. Ernest Lapointe. Celui-ci parle l'anglais si bien qu'il émerveille ses collègues anglais du Parlement canadien mais son anglais garde une saveur bas-québéquoise, un grasseyement caractéristique. Le général Smuts parle magnifiquement l'anglais mais, quand on l'écoute, on s'aperçoit tout de suite que ça n'est pas un Anglais qui parle.

Si le général Smuts est général il ne le doit que bien indirectement aux Anglais puisque c'est contre eux qu'aux environs de 1900 il dirigeait ses troupes. Et si le général Smuts est **Right Honourable**, c'est parce que ce vaincu a su dicter ses conditions au vainqueur. Ses conditions, il continue d'ailleurs de les dicter. Il accepte l'Empire, mais un empire où les minorités soient respectées.

Le général Smuts n'est pas un vulgaire prédicant de l'impérialisme britannique. Il prêche l'impérialisme mais à condition que l'impérialisme soit un instrument de paix, à condition que l'Empire britannique soit une association qui reconnaisse et respecte les droits et les privièges des minorités. Il ne veut pas d'un empire qui impose l'assimilation, l'uniformisation, qui exige la communauté de langue. Sa théorie, c'est, que l'Empire britannique, fondé sur la diversité et à cause de cela, peut rendre d'immenses services au monde. La population de l'Empire représente actuellement un quart de l'humanité. Ces gens ne demandent qu'à vivre en paix et si les trois autres quarts du monde étaient du même sentiment, le monde pourrait connaitre le bonheur.

Présenté par M. Kemp à un auditoire de plus d'un millier de personnes, le général Smuts dit d'abord qu'il est heureux de prononcer son premier discours en Amérique dans le Canada français. "C'est un fait significatif," dit-il, "qu'un Boer comme moi prononce son premier discours dans le Canada français. C'est un peu comme deux minorités de l'Empire qui se rencontrent. Le groupe canadien-français et le groupe boer ne sont que de petits groupes mais ils mettent dans le tableau de l'Empire chacun leurs notes particulières."

Canadiens-français et Boers sont devenus membres de l'Empire contre leur gré. Chose remarquable c'est que les uns et les autres sont maintenant les plus ardents partisans de cet empire. Mais s'ils sont devenus de tels partisans c'est parce que l'Empire doit garantir à chaque groupe les moyens de conserver son identité ethnique. L'Empire britannique, pour être accepté, ne doit pas se fonder sur l'uniformité mais sur la diversité. On peut être britannique en conservant sa langue, ses traditions, ses coutumes. On peut être britannique en étant noir, rouge, jaune ou blanc. Ça n'est pas la couleur de la peau, la langue que l'on parle qui importent, c'est le désir de maintenir dans le monde le règne de la paix. L'Empire britannique admet toutes les races, toutes les langues mais veut la paix. Et à cause de cela Boers et Canadiens sont fiers d'être membres de l'Empire, membres d'un Empire qui reconnait l'égalité de status, de droits, de liberté.

L'Empire britannique représente actuellement un quart de la population du globe. Si les trois autres quarts voulaient suivre l'exemple de l'Empire, la paix mondiale serait assurée.

L'Empire britannique ne se fonde pas sur un type unique et c'est un fait sans précédent dans l'histoire. Aux Etats-Unis, par exemple, c'est le procédé de l'assimilation. On comprend qu'il faut une ou même deux générations mais le but que l'on se propose c'est de faire passer tous les Américains par le même moule.

Dans l'Empire britannique il n'est pas question d'une telle assimilation, d'une telle standardisation. Tous les petits peuples ont le droit de se développer chacun selon son génie propre. Il n'est pas nécessaire d'être anglais pour être britannique.

Le général Smuts compare le système français au système britannique. Il se défend bien de vouloir blâmer tel ou tel système, il compare simplement. La France cherche à faire des Français de tous les indigènes de ses colonies, à faire des Français de tous les Berbères, de tous les Maures, de tous les nègres d'Afrique et, en Asie, de tous les Tonkinois et de tous les Annamites. L'Empire britannique permet au contraire aux peuples qui le composent de rester eux-mêmes, de garder leur identité.

Le général Smuts, en homme prudent ne se permet pas cependant de sortir du champ où il a pu faire ses constatations, l'Afrique: "Dans les possessions britanniques en Afrique, dit-il, toute liberté est donnée aux races indigènes de se développer selon leur génie propre. On fait même des efforts pour conserver ce qui est bon du régime de chaque groupe et l'on ne cherche d'aucune façon à dénationaliser qui que ce soit."

Le botaniste apparait chez le général Smuts. Il dit, à propos de la diversité de l'Empire: "C'est comme la nature elle-même qui ne standardise rien mais qui produit au contraire de la variété, un grand nombre de races et de cultures qui, en se rejoignant, finissent par donner un monde intéressant. Tel est l'idéal de l'Empire et je le signale aux petits peuples parce que c'est de petits peuples que l'Empire est fait et pour les peuples il ne saurait exister de meilleur système que celui-là."

Le général Smuts est tellement convaincu de l'excellence de l'Empire britannique qu'il considère qu'en cas de danger tous les petits peuples qui le composent seraient prêts à voler à son secours.

L'Empire britannique représente un quart de la population du monde. Ces gens n'ont besoin ni d'armée ni de marine pour se protéger. Ils vivent en paix. Si le même esprit existait entre tous les autres hommes, la situation mondiale serait changée. Ça n'est pourtant pas une chose impossible. Puisque l'Empire britannique existe, la paix mondiale pourrait exister. On a dit que la Société des Nations était une organisation contre nature. La Société des Nations n'a pourtant pas d'autre but que celui-là même que s'est donné l'Empire britannique, la paix du monde.

Ayant une telle conception de l'Empire britannique — il va même jusqu'à définir "le plus grand accomplissement politique de tous les temps" — le général Smuts est d'avis qu'il faut prendre les moyens de le conserver. Parmi ces moyens il considère que l'un des plus efficaces, c'est la décision que l'on a prise à propos de l'égalité de status. Chacune des parties de l'Empire se sent parfaitement libre. L'Empire est comme un common wealth coopératif libre tout en participant à l'unité.

Le général Smuts dit qu'il n'est pas un Anglais. Il appartient à une autre race. Il n'est pas un impérialiste, il a même passé un bon nombre d'années à se battre contre l'Empire britannique tant que celui-ci a représenté l'esprit de conquête et d'agression. Il se défend bien d'être un Jingo. Mais depuis quelques années l'Empire semble être devenu autre chose qu'un instrument de conquête. C'est plutôt une organisation qui cherche la paix, qui désire la paix dans le monde, une organisation qui est prête à accepter toutes les races et tous les peuples sans forcer ni les unes ni les autres à abdiquer le moindre droit. Dans ces conditions, les minorités étant certaines d'êtres respectées, le général Smuts est fier d'être de l'Empire britannique.

Emile BENOIST.

IMMIGRATION DE "CAPITAUX..." OU IMMIGRATION CAPITALE...

M. le directeur,

Curieux titre qui peut s'entendre des deux manières plus haut exprimées. Nous détaillons notre pensée.

Ceux qui depuis une vingtaine d'années ont été chargés ou se sont occupés d'immigration et de colonisation au Canada n'ont-ils pas fait une "bourde ou bévue" en annonçant que le Canada était, pour les pauvres, pour les déshérités de la fortune . . . "A poor man's country", comme on l'a écrit à chaque page de chaque livret . . .

On ne se doutait pas alors que l'on se servait d'une épée à deux tranchants . . . Sans doute que le Canada était le pays désigné pour les pauvres gens . . . mais l'autre qui demeure, c'est qu'il n'était que pour cette classe . . . le Canada ne désirant après tout que des pauvres gens, les gens avec du capital pouvaient se placer ailleurs, etc. . .

A preuve et à l'appui de cet avancé un peu brutal, dira-t-on, nous avons le fait vécu d'une immigration soutenue d'Anglais et d'Ecossais à l'aise, dans les Illinois, par exemple, tandis qu'Ontario et certaines parties de l'Ouest recevaient de bons immigrants, sans doute, mais avec de bien minces portefeuilles . . . Le résultat a été aussi que les développement et la marche en avant ont été retardés pendant des années et des années, comparativement aux Etats précités . . . Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas venu de capital au Canada, mais le gros coup s'est porté ailleurs . . .

On a mis en avant à propos d'immigration qu'il fallait tout d'abord des immigrants sains de corps et d'esprit, mais on a oublié (disregarded) le fait que le Canada avait besoin et a encore besoin de capital autant que de têtes d'immigrants . . . et qu'une heureuse combinaison des deux, capital-argent et capital-humain serait la solution du problème . . . serait meilleure dans tous les cas . . que l'absence de capital ou des immigrants sans le sou . . .

La Colombie Britannique a dû suivre cette dernière méthode si l'on en juge par le rapport de la British Columbia House à Londres qui dit que durant les neufs derniers mois écoulés, 255 personnes ont été induites à immigrer dans cette province fortunée et ont apporté avec elles environ $4,500,000 de capital.

Incidemment, la province voisine aurait un geste pratique de confiance dans les droits provinciaux en ce qui concerne le contrôle de l'immigration en établissant de son chef un bureau à Londres même, ce qui équivalait à une annonce claire et bien définie de sa politique d'immigration...

Espérons que nos législateurs et nos chargés d'immigration, de colonisation et de rapatriement tiendront compte de l'expérience du passé et des conditions d'adaptabilité des futurs colons ainsi que des besoins particuliers à chaque province . . .

J. A. NORMANDEAU, ptre.

Morrin

Voici encore un nom ajouté à la longue liste des établissements canadiens-français. Hélas! il ne reste plus que le nom, car il ne se trouve que quatre personnes dans toute la région qui savent parler français.

Il y a dix ans il y avait plus que 80 pour cent de la population qui était canadienne et la plupart étaient des catholiques. Et aujourd'hui, combien? Quatre personnes de langue française et quatre familles catholiques sur 200.

Voilà le résultat funeste du "laisser-aller" de ces compatriotes.

Morrin est situé à 195 milles au sud-est d'Edmonton sur la voie ferrée du Canadien National. Le village se compose de deux magasins généraux, banque, salle de billards, deux salons de barbiers, café, trois garages, cinq élévateurs, Hôtel de ville et d'autres établissements. La population étant près de 200 âmes.

Situé dans les grandes plaines du sud, Morrin est très renommé pour la production du blé. Le trophée est encore allé décorer le foyer de M. Roch qui a gagné le premier prix pour le sud de l'Alberta.

Les catholiques de Morrin ont entendu la messe de minuit à Munson, paroisse voisine où le R. P. McGillevrie officiait. On a remarqué que cette touchante cérémonie édifiait beaucoup les protestants présents.

Le jour de l'an, qui est le jour le plus fêté dans les familles canadiennes est passé bien tranquille. Le froid a empêché l'excursion de gouret et a rendu les visites peu nombreuses.

Les enfants d'écoles du village ont remporté un grand succès lors de leur concert de Noël suivi par l'apparition du "Bonhomme Noël" surchargé de cadeaux pour tout le "bon" monde.

Un incendie, qui aurait pu causer beaucoup de dommage a été évité quand l'élévateur "Home Grain" a pris en feu. Une fournaise surchauffée en fut la cause.

Petites nouvelles

M. J. A. Delisle de Beaver River est de passage à Edmonton en voyage d'affaires aux bureaux des Travaux publics, au sujet de la construction d'un pont à la traverse à niveau de Brosseau.

C'est une des traverses les plus importantes et des plus urgentes qui soit en considération au département des Travaux publics, sur la rivière North-Saskatchewan entre Edmonton et Battleford.

La traverse dessert toute la population locale ainsi que les touristes des Etats-Unis, de Calgary et toute la région au sud d'Edmonton, vers le Lac la Biche et le lac Froid. Pression est faite auprès du ministre afin que les travaux se poursuivent sans délai. Présentement, on peut dire que l'arpentage et l'estimation sont faits.

Le grand projet de la traverse n'est pas la seule chose prise en considération, on étudie aussi la possibilité d'une route provinciale d'Edmonton au Lac la Biche.

Epitaphe de l'épouse

Ci-gît, ma femme,
Oh! qu'elle est bien
Pour son bonheur
Et pour le mien!

Le "missing link"

Encore un de nos savants, un Canadien, cette fois, le Dr Davidson Black, de l'Université de Toronto, prétend avoir découvert, près de Pekin, de nombreux squelettes appartenant à une race, tenant le milieu entre l'homme et le singe.

C'est au moins la cinquantième fois que nos pauvres savants nous annoncent ainsi le fameux "missing link". Mais attendons-nous à d'autres. Aucune déconvenue ne les décourage. Il faut à tout prix faire descendre l'homme du singe, autrement la Science serait perdue et la Religion triompherait.

Actuellement les savants se disputent sur les squelettes nouvellement découverts, les savants d'Europe déclarant que ce sont des hommes purement et simplement et les savants de l'autre côté de la Manche tenant non moins fermement que ce sont des singes perfectionnés marchant debout et doués d'intelligence et ils leur ont déjà donné un nom, les "Sinanthropus Pekinensis". Si après cela on n'admet pas que la chose est **scientifique...**

La théorie de l'évolution n'a jamais pu être prouvée par un seul fait scientifiquement démontré; elle est au contraire combattue par les expériences quotidiennes; mais cela n'empêche pas qu'elle soit le catéchisme enseigné dans les écoles américaines et dans plusieurs de nos écoles, grandes écoles canadiennes.

Beau pays . . .

Des nouvelles nous arrivent de Berlin, montrant combien les Allemands ont pu facilement se payer un peu de tout durant la saison des fêtes. Les tramways de Berlin vous transportent sur un parcours de 25 milles pour deux sous.

Les magasins vous étalent les offres les plus alléchantes. Six sous placés dans une machine automatique vous dégagent un superbe parapluie ou une ombrelle suivant le temps. C'est couvert d'un beau papier huilé, avec toutes les couleurs de l'arc en ciel, le manche est solide et les fabricants garantissent qu'à la rigueur on peut s'en servir plus d'une fois.

Les compagnies d'assurance incluent dans leur contrat la distribution gratuite des poudres et cosmétiques et parfums, de sorte que tous peuvent s'embellir à volonté dans ce pays de rêve.

Les Mennonites s'en viendraient au Canada

Trois mille Mennonites vont s'embarquer pour le Canada et le Brésil, suivant des nouvelles de source allemande. Il s'agit des Mennonites allemands qui, ayant récemment quitté la Russie ont vécu depuis dans des camps de concentrations en Allemagne.

Le gouvernement de Berlin a conclu des arrangements avec le C.P.R. pour le transport de ces immigrants, les Mennonites eux-mêmes payant une partie de leur passage.

Il semble que le plus grand nombre parmi eux choisira de s'établir au Canada.

Réponse digne d'un Normand

"N'aurais-tu pas cinq piastres dans ta poche? dit Alphonse à Baptiste.

"Très peiné, mon Cher, je n'ai pas le sou vaillant dans mes poches.

"Et chez vous?

"Très bien, je vous remercie."

Lettres de nos lecteurs

Nous publions sous cette rubrique les lettres d'intérêt général que l'on nous adresse. Toute communication doit être accompagnée du nom et de l'adresse de l'envoyeur.

Monsieur le rédacteur,

Je tiens à remercier votre correspondant, Isidore Cassemottes, de sa délicate et bienveillante critique de la semaine dernière. Me serait-il permis pourtant d'apporter quelques précisions? Quelques lignes seulement, je vous prie, dans la Survivance.

La Vérendrye n'est pas en cause: d'où que viennent les vexations, elles sont douloureuses. Mais M. Isidore Cassemottes n'admet pas les causes que leur attribue notre histoire.

Les finances, au début du ministère de Fleury, sont dans un piteux état, je le veux bien. Mais l'indifférence peut se marquer autrement qu'en refusant des fonds. La requête de La Vérendrye fut d'abord simplement mise de côté; ce n'est qu'en 1731, trois ans après sa réception, que Maurepas y revint. D'ailleurs l'indifférence pour les colonies était alors générale en France. Il n'est guère étonnant que Fleury ait diminué de plusieurs millions, en 1730, l'allocation annuelle à la marine. L'Angleterre est déjà cinq fois plus forte, sur mer, que la France, et elle continue de grandir. Ce sera un malheur quand la France perdra son magnifique empire colonial. Enfin, passons: les gouvernants, voulaient servir la France.

Mais en 1736, il ne s'agissait plus du tout de fournir de l'argent à La Vérendrye. Voici la réponse que recevait de Maurepas, en avril 1737, le gouverneur de Québec: "Tout ce que j'ai appris de la cause de cet accident—le massacre au lac des Bois—me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue, et que je n'ai jamais pris la peine de vous cacher, que la traite des peaux de castor est plus importante aux yeux de Sieur de La Vérendrye que la découverte de la Mer de l'Ouest." La calomnie évidemment faisait son chemin. Ce qui peut étonner, c'est que les ministres du Roi, en 1737 et dans les années suivantes, n'aient pas contrôlé les rapports qui venaient du Canada: les finances sont équilibrées, le pays jouit de la paix—les préliminaires en sont signés en 1735, le traité définitif, à Vienne, en 1738.—Beaucoup plus facilement qu'en 1743, où la guerre de la succession d'Autriche retenait la France, les ministres du Roi, le Roi lui-même, si l'on veut, auraient pu examiner le problème. Ce ne fut pas fait en 1737, ce ne le sera pas encore en 1743. Après douze années seulement, on connaîtra la vérité. Avouons que c'est longtemps retarder un acte de justice.

En tout ceci, rien qui touche à la personne de Louis XV. Parlons-en pourtant, puisque M. Isidore Cassemottes a soulevé la question. Il est des historiens, je le sais, qui veulent faire du XVIIIe siècle, un des plus glorieux de l'histoire de France, ils s'étonnent même que l'on ait pu "trouver scandaleuses" les favorites de Louis XV. D'autres, plus modérés, s'efforcent de mettre davantage en lumière les qualités du Roi. Certes l'exagération est facile dans la dépréciation comme dans la louange; il est bon de rectifier ce qui est inexact. Mais là aussi la vérité historique a ses droits. Et ceci n'est pas à l'adresse de M. Cassemottes, qui semble faire les rectifications nécessaires. J'aime, moi aussi, et j'admire la France. Mais je trouve dans son histoire assez de beauté, assez de grandeur, pour n'avoir pas à farder ce qui est petit, ce qui est laid. Comme tout ce qui est humain, la France a commis des fautes. Plaise à Dieu qu'elle n'en accumule pas tant qu'elle nous fasse oublier ses gloires.

Robert Picard, S.J.

MISE AU POINT

St-Edouard, le 31 déc. 1929

Monsieur le Rédacteur,

Dans votre numéro du 26 décembre, je lis un article d'un "Canadian" de Saint-Edouard, qui n'est pas très exact. Pour ne pas laisser le public lecteur de la Survivance sous de fausses impressions, je viens humblement vous demander un petit espace dans votre journal.

Saint-Edouard est une paroisse assez florissante. Dieu merci, située immédiatement à l'Est de Saint-Paul. Cela veut dire que le chemin de fer qui va vers l'Est traverse la paroisse. J'arrive à la station Heenan dont parle votre correspondant "Canadian", laquelle se trouve à deux milles et demi de l'église, bureau de poste, etc., mais toujours dans les limites de la paroisse.

A propos du profond ravin dont parle votre correspondant, cela n'est pas si dangereux, puisque les automobilistes, et les charroyeurs de blé qui chaque jour vont à l'élévateur, disent qu'ils n'ont aucune raison de se plaindre.

Le fait est que si aujourd'hui la station porte le nom de Heenan au lieu de Saint-Edouard, ce qui serait plus logique, le Canadien National n'a pas le droit de réclamer qu'il ignorait l'existence d'un Saint-Edouard. En effet, il y avait un camp de construction à la place où est aujourd'hui la station et les employés retiraient leur malle à Saint-Edouard, et y faisaient des affaires.

Des démarches ont été faites autrefois pour changer ce nom de station, mais sans résultat. Mais je dis bref que ce monsieur se trompe quand il prédit que la population de Saint-Edouard se réveillera un bon jour de l'an au matin habillée en Heenan, avec son bureau de poste également transformé. A moins peut-être que plusieurs autres citoyens, aux idées aussi peu patriotiques viendraient se joindre à "Canadian".

Et je signe

Joseph FAUCHER.

AVIS



DES SOUMISSIONS CACHETEES, adressées à l'Acheteur du Ministère des Travaux publics, Ottawa, et portant en suscription sur l'enveloppe les mots: "Soumission pour la fourniture de poteaux de télégraphe en tamarac pour le réseau Peace River - Fort-Vermillion, Alberta", seront reçues jusqu'à midi le lundi 13 janvier 1930.

On peut se procurer des formules de soumission en s'adressant au ministère des Travaux publics, Ottawa, ainsi qu'aux bureaux de poste de North-Battleford, Saskatchewan, Edmonton, Alberta, et Peace River, Alberta.

On ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules fournies par le ministère, et en conformité des conditions énoncées dans lesdites formules.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par une banque à charte, fait payable à l'ordre du ministre des Travaux publics, et égal à 10 p. 100 du montant de la soumission. On acceptera aussi comme garantie des bons du Dominion du Canada ou des bons de la compagnie du chemin de fer Canadien National, ou les bons susdits et un chèque, si c'est nécessaire pour compléter le montant requis.

Par ordre,
N. DESJARDINS.
Secrétaire intérimaire.
Ministère des Travaux publics,
Ottawa, ce 21 décembre 1929.

Formule d'abonnement ou de réabonnement.

Ci-inclus la somme de $.................... en paiement de .... an.... d'abonnement à la "Survivance".

Nom ....

Adresse ....

N.B.—L'abonnement est de $2.00 par année. On fait remise à la "Survivance", 9664 ave. Jasper, Edmonton, Alberta.